



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

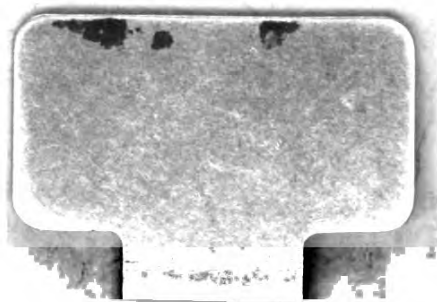


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~1044~~ 1106  
AA 29 1060

P. C. 19







**GRANDE  
EXÉCUTION  
D'AUTOMNE.**

---

Desine fata divûm flecti sperare precando.

---

**N<sup>o</sup>. II, LANGLÈS.**

~~~~~

**MOUKDEN,**

*Vingtième année Saitchounga Fengchen, neuvième lune,  
jour malheureux.*

En Chine, les grands criminels sont exécutés immédiatement après leur jugement. Les coupables ordinaires sont réservés jusqu'à la grande exécution d'automne, qui a lieu à un jour fixe de cette saison.

**LETTRES**  
SUR  
**LA LITTÉRATURE**  
**MANDCHOU,**  
TRADUITES DU RUSSE

DE  
M. AFANASII LARIONOWITCH LEONTIEW.

.....

**PARIS,**  
DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, RUE DE RACINE, N<sup>o</sup>. 4  
Place de l'Odéon.

.....  
1815.





**A MONSIEUR**  
**LE DOCTEUR**  
**ANTONIO MONTUCCI**  
**DE SIENA.**

**MONSIEUR ;**

Conformément à votre invitation , je me suis  
empressé de traduire en français les lettres que  
vous avez reçues de M. Leontiew. Je les ai trou-  
vées assez intéressantes pour leur faire voir le  
jour. La publication des critiques qu'elles con-  
tiennent ne peut être que très-utile à tous ceux  
qui voudront se livrer à l'étude du mandchou ,

et ce que M. Leontiew vous a écrit sur cet objet mérite d'être envisagé comme étant écrit pour tout le monde. Ce savant, qui fait honneur à sa nation, est resté toute sa vie au milieu des Tatars; il ne faut donc pas s'étonner si le ton de ses critiques s'en ressent un peu, et si dans ces lettres il traite le savant conservateur de Paris à *la tatare*. Les sciences et la culture littéraire et morale n'ont pas encore fait d'assez grands progrès en Russie, pour qu'on y puisse connaître ce genre de critique molle et complaisante dont on est accoutumé de se servir en Europe, et particulièrement en France. Il faut donc pardonner à notre ami la dureté de quelques expressions, que je n'ai conservées que pour éviter qu'on ne m'appliquât le proverbe italien, *traduttore traditore*. Dans plusieurs cas pourtant, où l'amour de la vérité entraînait M. Leontiew au-delà des limites de la politesse, je me suis permis quelques adoucissements; mais j'ai toujours religieusement conservé le fond de sa pensée, et je n'ai supprimé que quelques injures vraiment intraduisibles.

Quoi qu'il en soit, il me paraît nécessaire que la justice se fasse enfin en littérature, et qu'une réputation usurpée soit réduite à ce qu'elle vaut.

( III )

L'affaire me semble ici fort avancée. Je puis réclamer l'honneur d'avoir été le premier à arracher quelques plumes à ce *phénix de la littérature orientale*; l'auteur de la lettre de Lintz a suivi mon exemple; M. Leontiew nous surpasse tous deux ; de sorte qu'après la publication de ses lettres, on pourra dire de la gloire de M. Langlès :

ETIAM PERIERE RUINAE.

JULES DE KLAPROTH.

Paris, Bibliothèque royale. Août 1815.

---

# TABLE

## DU CONTENU DE CES LETTRES.

- P**REMIÈRE LETTRE. — Sur l'utilité du mandchou. *Pag.* 1
- S**ECONDE LETTRE. — Examen du dictionnaire tartare-mandchou du P. Amiot. 8
- T**ROISIÈME LETTRE. — De la publication de ce dictionnaire par M. Langlès. Jugement d'un Mandchou sur les caractères gravés par ce dernier. 23
- Q**UATRIÈME LETTRE. — Critique de la troisième édition de l'alphabet mandchou par M. Langlès. 31
- C**INQUIÈME LETTRE. — Critique du rituel tartare-mandchou publié par M. Langlès. 48
- S**IXIÈME LETTRE. — Sur quelques autres opuscules de M. Langlès, relatifs au mandchou. 63
-

# LETTRES

SUR

## LA LITTÉRATURE MANDCHOU.

---

### PREMIÈRE LETTRE.

J'AI appris avec beaucoup de plaisir que vous voulez joindre l'étude du mandchou à celle du chinois. Comme la Chine est actuellement sous la domination des Mandchoux, il est évident que la connaissance de la langue de ce peuple ne saurait être que très-utile à ceux qui s'occupent de la littérature chinoise. Mais il ne faut pas s'exagérer les avantages de cette étude, en admettant comme incontestable tout ce qu'on a avancé en Europe sur l'utilité et sur le peu de difficultés que présente cette langue. C'est le *Père Amiot*, et d'après lui M. *Langlès*, qui ont exalté la régularité du mandchou, en l'élevant beaucoup au-dessus du chinois. Rien n'est plus faux et plus ridicule que le passage suivant du premier, que le second a répété en plus de vingt endroits différens : « La connaissance de cette langue *ouvrirait une libre entrée* » *dans la littérature chinoise de tous les siècles*. Il n'est » *aucun* bon livre chinois qui n'ait été traduit en mandchou ; ces traductions ont été faites par de savantes » académies, par ordre et sous les auspices des souverains » depuis Chun-tché jusqu'à Kien-long ; elles ont été

» revues et corrigées par d'autres académies , non moins  
 » instruites , dont les membres savaient parfaitement et  
 » la langue chinoise et la langue des Mantchoux. Quelle  
 » différence entre de pareilles traductions et les traduc-  
 » tions faites par des étrangers , qui ne sauraient avoir que  
 » des connaissances bien imparfaites de la langue sur  
 » laquelle ils s'exercent ! Pour moi , j'avoue que si je  
 » n'avais su que mon chinois , je n'aurais pu me tirer  
 » d'affaire dans ce que j'avais entrepris. La langue man-  
 » tchou *est dans le goût de nos langues d'Europe* ; elle a  
 » sa méthode et ses règles ; en un mot , on y voit clair.  
 » Je pourrais envoyer d'ici et une grammaire et des dic-  
 » tionnaires qui mettraient à portée de l'apprendre , et qui  
 » en faciliteraient l'intelligence. Du reste , cinq ou six  
 » années d'étude suffiraient à un homme appliqué pour se  
 » mettre en état de lire avec profit tous les livres écrits  
 » en mantchou. » ( Voyez *Éloge de la ville de Moukden*,  
 traduit du chinois par le P. Amiot. Paris , 1770 , in-8°. Préface , pag. vi. )

Les principales assertions de ce fameux passage sont totalement dénuées de fondement. Comment le P. Amiot a-t-il pu assurer qu'il n'y avait aucun bon livre chinois qui ne fût traduit en mandchou ? et comment serait-il possible de débrouiller , à l'aide du mandchou seul , la littérature chinoise de tous les siècles ? — Des cinq *King* ou livres classiques des Chinois , il n'y a que le *Y-king* , le *Chou-king* et le *Chi-king* dont la version mandchou soit imprimée ; celle du *Tchun-tsieou* de Confucius n'existe qu'en manuscrit , et le *Li-ki* , ou livre des rites , ne paraît pas avoir été traduit du tout. Des autres livres anciens qu'on croit avoir été écrits sous la dynastie *Tcheou* , il n'y a presque que les quatre livres de *Confucius* et de

*Mong-tsé* qui aient été traduits ; le *Tao-te-king*, le *Tcheou-ly*, le *Y-li*, les œuvres de *Tchouan-tse*, de *Hoai-nan-tse*, et généralement celles de tous les anciens auteurs qu'on appelle *Tsé*, n'existent pas en tartare. En fait de livres historiques, il n'y a que le *Toung-kien-kang-mou*, le *Kang-kien*, les histoires des dynasties *Leao*, *Kin* et *Yuan*, l'histoire de l'origine et du progrès des huit bannières de la nation mandchou, celle de l'expédition de *Khang-hi* contre le *Galdan des Olet*, et en général ce qui concerne les exploits de la dynastie régnante, qui aient été publiés en mandchou. Ni le *Sse-ki* de *Sse-matsien*, ni aucune autre partie des grandes annales de la Chine, connues sous le nom des *vingt-un historiens*, n'existent dans cette langue. Il n'y a pas non plus de traductions de la géographie des *Ming*, ni de celle des *Taitsing*, ou de la Chine sous les Mandchoux, et je ne connais qu'un petit abrégé de géographie en tartare, encore n'a-t-il pas été imprimé. Excepté quelques livres traduits des langues européennes par les missionnaires, il n'y a rien en mandchou sur l'histoire naturelle et sur la médecine. Tous les autres livres tartares imprimés à Péking traitent des lois, des usages et des cérémonies de la dynastie *Taitsing*. Joignez à cela quelques livres philosophiques, quelques pièces d'éloquence anciennes et modernes, et les romans les plus répandus, et vous aurez à peu près la totalité des richesses de cette littérature ; richesses à la vérité assez considérables, mais cependant insuffisantes pour ouvrir un libre accès à la littérature chinoise, d'autant plus qu'il n'y a pas même un dictionnaire chinois expliqué en tartare ; car le grand miroir de la langue mandchou et chinoise ne peut pas être compté, puisqu'il a été fait principalement pour le mandchou, et



disposé par ordre des matières , de sorte qu'il est très-difficile d'y trouver un mot chinois quand on n'en sait pas d'avance la signification.

Ce que je dis ici ne peut diminuer la juste valeur de la littérature tartare , qui doit nécessairement être étudiée conjointement avec celle des Chinois ; mais quand on pense que les traductions mandchou des livres chinois sont ordinairement faites d'une manière si servile que leurs auteurs ont soigneusement choisi , là où il y avait dans l'original une expression vague , une autre du même genre en mandchou , on voit que le secours qu'elles fournissent pour faciliter l'intelligence des textes chinois n'est pas aussi grand que le P. Amiot cherche à le faire croire. Néanmoins ce peu de clarté n'existe que dans les livres d'un style un peu élevé , et ce défaut se remarque moins dans les livres historiques , tels que le *Toung-kien-kang-mou* et l'histoire des *Yuan* , des *Kin* , etc. , écrite en tartare. Ainsi donc , quand on est à même de confronter le texte chinois avec la version , l'on peut expliquer aisément l'un par l'autre ; mais il est extrêmement difficile de traduire sans l'aide de ce texte un livre mandchou quelconque. Pour vous en donner une preuve , je vais transcrire ici le commencement de la préface de la première édition du miroir de la langue mandchou , avec la traduction que M. Langlès a hasardé d'en faire :

*Bi gonitsi dchoulghe endouringhe nialma fouta mambiré be khalafi , bitkhe tchagan bandsiboukha tsi , abkai fedcherghi dchourgan ghian be , ghemou chou kherghen de bakdamboukha , abkai fedcherghi chou kherghen be , ghemou ningoun khatsin ni bitkhe de bakdamboukha , ningoun khatsin ni bitkhe yonghiafi , dchourgan ghian yooni akómboukhakónghe akó.*

« Je pense que l'antique et divin personnage qui chan-  
 » gea les nœuds que l'on faisait avec des cordes , et qui  
 » composa et leur substitua des livres et des caractères ,  
 » lesquels contiennent par écrit les devoirs et toute la  
 » science de ceux qui sont sous le ciel , et qui décrivit  
 » l'art des lettres dans le *livre des six chapitres* , a com-  
 » plété le *traité des six chapitres* , sans lequel il n'y a réelle-  
 » ment ni science , ni doctrine. » — (Voyez *L. Langlès* ,  
*Alphabet mantchou* , 3<sup>e</sup>. édition , pag. 63. )

Cette traduction représente très-mal le sens de l'origi-  
 nal , qui est ceci : « Je pense qu'anciennement , après qu'un  
 » saint personnage eut changé les cordelettes nouées , en  
 » inventant l'écriture , on renferma entièrement les lois et  
 » la doctrine de l'univers dans les caractères. Les carac-  
 » tères sont entièrement contenus dans les *six classes des*  
 » *lettres* , et ces *six classes* suffisent pour épuiser sans  
 » exception les lois et la doctrine. »

Le premier reproche qu'on peut faire à M. Langlès , est  
 qu'il n'a pas aperçu la construction de ce passage , qui  
 est très-bien marquée par la particule *tsi* , par *bakdam-*  
*boukha* deux fois répété , par le participe *yonghiafi* , et  
 enfin par la finale *akónghe akó*. Mais la faute la plus  
 grave qu'il aurait pu facilement éviter en lisant les *Mé-*  
*moires sur les Chinois* , ou les *Letters on Chinese litera-*  
*ture* de M. Montucci , c'est qu'il traduit *ningoun khatsin*  
*ni bitkhe* par le *livre des six chapitres*. Ces mots ne sont  
 que la traduction de l'expression chinoise *lou-chou* , ou  
 les six règles pour la composition des caractères chinois ,  
 règles sur lesquelles on peut s'instruire dans les deux  
 ouvrages que nous venons de citer. On voit par-là que  
 M. Langlès n'était pas capable de saisir le sens de l'ori-  
 ginal , quoique le sujet en question ait été traité au long

par le *P. Cibot*. Qu'on juge donc quelles difficultés le mandchou offre à quelqu'un qui, sans avoir la connaissance du chinois, veut se hasarder à traduire des textes purement tartares !

La seconde assertion du *P. Amiot*, dans le passage que j'ai transcrit au commencement de cette lettre, est que le mandchou est dans le goût des langues de l'Europe, et qu'il est plus régulier que le chinois. A cela on peut répondre que sa construction ne ressemble point du tout à celle des langues de l'Europe, et que, pour la régularité, la langue chinoise parlée et écrite, sans exception même du *kou-wen* ou langue des King, est aussi régulière que le mandchou. La déclinaison mandchou se fait par des particules comme en chinois, et il n'y a pas une plus grande variété de cas; au contraire, c'est le chinois qui l'emporte par le nombre de ces particules. Par exemple *de*, en mandchou, est exprimé suivant ses différentes significations par différentes particules chinoises, par *yù* (n°. 8702, pag. 607 (1), quand c'est la marque du datif; par *chang* (n°. 7, pag. 1) quand il a la signification de *dessus*; par *li* (n°. 9737, pag. 678) quand il veut dire *dedans*; par *tsai* (n°. 1552, pag. 107) quand il signifie *être quelque part*, etc., etc.

Le tartare n'a pas plus que le chinois des terminaisons pour les trois personnes du singulier et du pluriel, et les Jésuites, dans leurs grammaires, ont multiplié à tort le nombre des temps et des modes, qui n'existent pas véritablement comme tels, et qui sont pour la majeure partie

---

(1) En citant des mots chinois, j'aurai soin d'y mettre le n°. et la page auxquels ils se trouvent dans le Dictionnaire du *P. Basile*, imprimé par les soins de MM. *Deguignes* et *Larue*, ancien prote à l'imprimerie royale.

(Note du traducteur.)

formés comme en chinois par des particules. Quant à la construction et à la formation des phrases, le chinois est sans contredit, sous beaucoup de rapports, plus clair que le mandchou. On trouve souvent dans ce dernier des périodes dont il faut chercher la fin à la troisième page. Toutes ces observations ne sont pas très-propres à justifier le jugement trop favorable porté par le P. Amiot sur la langue mandchou.

Je vous le répète donc : si vous n'êtes pas dans une position à pouvoir travailler sur une version tartare avec le texte chinois à côté, vous trouverez des obstacles très-difficiles à surmonter, principalement dans les livres où l'on a laissé subsister en lettres tartares les noms chinois d'une foule d'objets pour lesquels il n'y a pas de noms en mandchou. Mais si vous pouvez consulter le texte original, l'un vous expliquera l'autre, et alors sans doute le mandchou vous sera d'un grand secours dans beaucoup de passages obscurs qui se trouvent dans les livres chinois. D'ailleurs, si nous possédions un dictionnaire complet, non-seulement des *caractères*, ou, ce qui revient au même, des mots radicaux du chinois, mais un *véritable dictionnaire* de la langue polysyllabique qu'on parle et qu'on écrit en Chine, alors on pourrait facilement se passer du mandchou.

Vous voyez donc, mon cher ami, le mérite du mandchou et du chinois mis en balance. Dans ma prochaine lettre j'aurai le plaisir de vous entretenir du secours que l'Europe vous offre pour l'étude du tartare.

Je suis, etc.

A. LEONTIEW.

---

 SECONDE LETTRE.

LA première grammaire mandchou, et, comme vous le verrez, l'unique qui ait été publiée en Europe, est celle du *P. Gerbillon*. Elle porte le titre de *Elementa linguæ tartaricæ*, et on la trouve imprimée dans la quatrième partie des *Relations des voyages*, par *Thévenot*, qui a paru à Paris en 1696. Cette grammaire, quoique sans caractères originaux, suffit aux commençans ; elle contient pourtant beaucoup d'assertions erronées sur la nature des conjugaisons, qui, comme je l'ai remarqué dans ma première lettre, sont presque entièrement formées par des particules, qui précèdent ou qui suivent le verbe. Il y a plus de trente ans que le *P. Amiot* envoya en Europe une traduction française de cette grammaire, qui passe pour être son ouvrage. *M. Langlès*, chargé de soigner l'impression de cette grammaire et du dictionnaire mandchou, la fit insérer dans le treizième volume des *Mémoires sur les Chinois*, sans s'apercevoir que la version du *P. Amiot* était incomplète, et que ce missionnaire avait seulement traduit les 112 premiers paragraphes, sans faire mention des 47 qui suivent dans l'original latin. Ces paragraphes traitent des autres verbes auxiliaires, des adverbes, des prépositions et des conjonctions ; objets qui sont très-nécessaires à connaître à fond, quand on étudie une langue.

Si *M. Langlès* avait été en état d'ajouter les caractères tartares aux mots mandchou, il l'aurait fait sans doute ; car c'est précisément là son genre de talent en fait de littérature

asiatique. Mais il paraît qu'il fut chargé de la publication de ces deux ouvrages sans savoir épeler; ainsi, c'est moins à lui qu'au prote habile qui a soigné l'impression, que nous en sommes redevables, les manuscrits du P. *Amiot* étant parfaitement conformes à l'édition imprimée.

J'arrive à présent au principal ouvrage sur la langue mandchou, que nous ayons en Europe; c'est le *Dictionnaire tatare-mantchou-français, composé d'après un dictionnaire mantchou-chinois, par M. Amiot, missionnaire à Pékin; rédigé et publié avec des additions et l'alphabet de cette langue, par L. Langlès. Paris, 3 vol. in-4°. , 1789, 1790.* — Je réserve pour ma prochaine lettre l'alphabet et le peu qui appartient dans ces trois volumes à l'éditeur, pour vous entretenir principalement du dictionnaire lui-même. Heureusement, je possède l'original chinois de cet ouvrage, qui a été publié à Péking en 1752. Il porte le titre de *Mandchou isaboukha bitkhe*, ou collection de la langue mandchou, en chinois, *Thsing-vén-goéi-choù*. L'auteur, qui s'appelle *Li-yén-sè*, dit dans sa préface, qu'il a extrait tous les mots qui se trouvent dans le miroir de la langue mandchou, fait sous le règne de l'empereur *Ching-tsòu-jín-houáng-ti*, que nous nommons en Europe, sans aucune raison, *Khang-hy*. *Li-yén-sè* a rédigé ces mots par ordre alphabétique, et y a ajouté l'explication en chinois. Ces explications sont ordinairement très-prolixes, et elles contiennent plutôt une description ou définition des mots mandchou, qu'une vraie traduction chinoise.

Je connais un autre dictionnaire alphabétique publié à la fin du dix-septième siècle, sous le titre de *Tai-thsing-thsiudn-choù*, qui, pour l'explication des mots, est beaucoup plus exact et plus précis. Ce dernier ouvrage contient plusieurs mots anciens qui manquent dans l'autre. Le

P. Amiot aurait dû le consulter, en traduisant la *collection de la langue mandchou*, pour éclaircir ce qu'elle pouvait offrir d'obscur.

Dans le dictionnaire du P. Amiot, manque souvent la première et principale signification, et indépendamment des obscurités, M. Amiot a si mal traduit l'explication des mots mandchou, que son ouvrage est presque inutile à tous ceux qui ne peuvent pas consulter l'original chinois.

Chaque page en fournit des exemples, et je vous en donnerai ici quelques-uns.

Vol. 1, p. 20. — *Alan*, est traduit par : « bandes d'écorce » de frêne ; mais ce sont des bandes d'écorce de *bouleau*. »

Vol. 1, p. 21. — *Alisoun*. M. Amyot traduit : « c'est le » nom d'une espèce de grain. C'est aussi le nom général » qu'on donne aux différentes sortes de blé. Quand on » a coupé le blé, et qu'une grande pluie vient tout à » coup et inonde la moisson, si le blé germe et pousse, » on appelle cette herbe *alisoun*. Orge, avoine. » — Il ne se trouve pas un mot de toute cette explication dans l'original, qui porte simplement : *Ta-me, ling thang-me, têng liâng-chi ko-lià lo-hia tchoùng-tsù choüi, lao, fou seng-tü thsào*. C'est-à-dire, « après qu'on a coupé l'orge, » l'avoine et les autres céréales, s'il tombe par hasard » des grains dans l'eau, et qu'ils y poussent derechef » des herbes. » — Vous voyez que *alisoun* n'est nullement le nom d'une espèce de grain, ni celui de l'orge ou de l'avoine, et que le P. Amiot a mal entendu toute la phrase. Au surplus, le grand miroir de la langue mandchou traduit en chinois, explique le mot *alisoun* par *lo tsü miào*, ou germes produits par les grains tombés dans la terre.

Vol. 1, p. 33. — *Ayantaskhari*. M. Amiot explique : « l'oiseau appelé (en chinois) *tiao*. » — Mais le *thiao* est l'aigle. Il aurait donc fallu mettre ce mot ; car combien peu de personnes en Europe connaissent les dénominations chinoises des êtres naturels !

Vol. 1, p. 39. — M. Amiot traduit : « se servir de quelqu'un. » Ordonner de se battre. Dans quelque chose ou dans quelque affaire que ce soit, donner commission à quelqu'un de faire ce qu'on souhaite. Faire faire quelque chose. » — N'aurait-il pas mieux fait de dire simplement : remettre, confier quelque chose à quelqu'un, ordonner de combattre, de faire la guerre ?

Vol. 1, p. 41. — *Adsighe nimenghi*. M. Amiot explique : « petite neige. Le nom du *tsié ki* des Chinois qui arrive au commencement du printemps. » — Cela est faux ; *adsighe nimenghi*, ou la petite neige, est le nom du vingtième *tsié-ki* (1) chinois, qui est le second d'hiver.

*Ibid.* — *Adsighe chakhouroun*. La traduction de M. Amiot porte : « petite froidure. Nom du *tsié-ki* qui arrive aussitôt après le solstice d'hiver. » — C'est le vingt-troisième *tsié-ki* et le cinquième de l'hiver.

*Ibid.* — *Adsighe dchalou*. M. Amiot traduit : « petite pluie. Nom du *tsié-ki* qui arrive au commencement de l'été. » — Mais *adsighe dchalou* signifie : petite plénitude ; c'est le huitième *tsié-ki* et le second de l'été.

*Ibid.* — *Adsighe khalkhôn*. M. Amiot dit : « petite chaleur. Nom qu'on donne au *tsié-ki* qui arrive après le solstice d'été. » — C'est pourtant le cinquième de l'été.

---

(1) Les Chinois divisent leur année en vingt-quatre parties égales qu'ils appellent *tsié-ki*.



Vol. 1, p. 51. — *Aiman*, signifie plutôt *tribu*, *horde*, que *chef de horde*, etc., comme M. Amiot l'explique.

Vol. 1, p. 61. — *Antchoun gouara*. Ici le P. Amiot a pris un oiseau pour un tigre, en traduisant : « espèce de » tigre qui a le corps gros, le poil jaune, les yeux violets, la tête grosse en dessus; la crinière ressemble au poil des oreilles d'une espèce de loup appelé *chéla soun* en chinois. » — Voici ce que dit l'original chinois : *Hén-hòu, nà y chin ta, se houáng, pan thsing, yàn ta, théou chang szu ché li-sun tchi èul máo*. En français, le tigre furieux (nom d'un oiseau de proie); son corps est grand, sa couleur jaune et tigrée de bleu; il a les yeux grands, et sur la tête des crins comme ceux des oreilles du lynx (1). — Est-il possible qu'un missionnaire qui a vieilli en Chine fasse des fautes de construction si graves, que l'on ne les pourrait pas même pardonner à un Deguignes le fils?

Vol. 1, p. 94. — *Ebele*, ne signifie pas, comme M. Amiot le traduit, *ce côté*, mais *en-deçà*.

Vol. 1, p. 135. — *Enghelekou*. M. Amiot traduit : « Ce » qu'on voit de haut en bas d'une élévation. » — Cela ne donne aucun sens raisonnable; le mot signifie : *la pente d'une chose*, d'une montagne, d'une colline, etc.

Vol. 1, p. 157. — *Ilan erdemou* est la traduction mandchou du mot chinois *san thsai*, qui signifie les trois puissances de l'univers, savoir : le ciel, la terre et l'homme. M. Amiot a rendu cela par : « ce qui a en soi » un principe de puissance, comme le ciel, la terre et l'homme. » — Mais cette explication ne rend pas l'idée distincte *des trois puissances principales*.

---

(1) Le lynx s'appelle en mandchou *siloun*, et en chinois *ché-li-sun*.

- Vol. 1, p. 158. — *Ilan bia* ne signifie pas *les trois lunes*, mais *la troisième lune*.
- Vol. 1, p. 161. — *Ilitchambi*. M. Amiot traduit : « être » rangé de suite et debout. » — Ce verbe signifie que *tout le monde est debout*.
- Vol. 1, p. 167. — M. Amiot a lu *ira*, au lieu de *idsin*.
- Vol. 1, p. 110. — *Ikiri*. Ce mot est expliqué en chinois par : *y lian seng liàng tsù*, c'est-à-dire deux fils nés à la fois, ou deux jumeaux. — M. Amiot traduit : « avoir fait » deux garçons de suite. »
- Vol 1, p. 171. — *Irgen ni bandsin* est expliqué par Amiot, par les mots : « *qui est devenu peuple*, qui ne signifient rien, au lieu que cette expression désigne » *la nourriture du peuple* » (mot à mot, *la vie du peuple*).
- Vol. 1, p. 193. — Au mot *omosi mama*, M. Amiot n'a pas traduit l'explication d'*esprit du bonheur*, en chinois *fou-chün*.
- Vol. 1, p. 213. — Au mot *olkhokon*, M. Amiot traduit l'explication chinoise *lio kan sie* par « un peu attentif ; » un peu sur ses gardes, » quoiqu'elle ne porte que *un peu sec*. — Il répète la même faute au mot suivant *olkhoko*, qui signifie *être sec, avoir séché*, et qu'il rend par *avoir été attentif*.
- Vol. 1, p. 227. — *Ouden*. Ce mot est expliqué en chinois par *tchòung hò tchhù*, c'est-à-dire endroit où les voyageurs font repaître les chevaux, et où ils dînent eux-mêmes. M. Amiot, qui ne savait pas la signification de cette phrase, a traduit sans rime ni raison « choses » communes, qui appartiennent au commun. On dit aussi » *Ouden ni ba*, lieu qui sert d'habitation au commun. » Le milieu. L'endroit du milieu. » — La même faute

est répétée au verbe suivant *oudelembi*, qui signifie : descendre dans une auberge, goûter ou dîner en chemin. — Notre missionnaire a traduit : « prendre pour le commun une chose qui n'est pas ; la regarder comme commune quoiqu'elle ne le soit pas. » — S'il avait consulté un autre dictionnaire que celui du P. Basile de Glemona, il n'aurait pas commis cette faute.

Vol. 1, p. 244. — *Ouyou*. L'explication chinoise porte : *Hai li-tü hai-yan yü. Lou soung-tsü chi*, c'est-à-dire : le poisson (appelé en chinois *hai-yan-yü*) qui se trouve dans la mer. L'émeraude. — C'est aussi dans le grand miroir de la langue mandchou que le mot *ouyou* a ces deux significations. M. Amiot en a fait une seule en traduisant très-légèrement : « c'est le nom d'une pierre précieuse qui se trouve dans le ventre d'un poisson. »

Vol. 1, p. 249. — *Ourembi* est expliqué en chinois par : avoir compassion. Être parvenu au plus haut point d'une connaissance ou d'un talent. Être assez cuit. Être mûr comme les fruits. Être de la plus grande habileté pour tirer de l'arc, à cheval. — M. Amiot traduit peu exactement : « Être fâché du mal d'autrui. Porter compassion à quelqu'un qui souffre, qui est dans l'affliction. » Savoir faire quelque chose que ce soit. Être rompu à faire quelque chose, à *accommoder les grains*, à *préparer quoi que ce soit*, à *planter*, à *semmer*, etc. Être rompu à manier un cheval, à tirer de la flèche à cheval. Son opposé (en chinois) est *cheng*, c'est-à-dire, être neuf à quelque chose. »

Vol. 1, p. 253. — *Oufoukhou*. Ce mot signifie *poumons* ; aussi le texte chinois dit-il clairement, *fi lóu phién liang ye*, les six lobules et les deux lobes du poumon. Le missionnaire a fait là un contre-sens inconcevable,

en traduisant : « les six parties du foie et les deux enve-  
» loppes. Le foie. »

Vol. 1, p. 273. — *Oulkoume* signifie le poitrail d'un cheval, et non pas « flocon de poils rouges qui pendent » au cou des chevaux des mandarins. »

Vol. 1, p. 283. — *Naghichambi* signifie : *flatter, caresser*. M. Amiot l'explique par : « faire bien ce qu'on fait. » Être respectueux, bon, grave, bienfaisant. »

Vol. 1, p. 288. — Le mot *nekou* signifie *amie* d'une femme. Le P. Amiot l'a très-mal traduit par « se regarder » comme frère et sœur ; cela se dit d'une femme qui reconnaît un homme pour son frère, et qui le respecte comme tel. »

Vol. 1, p. 290. — *Neighen* est traduit par « bien » assaisonné, bien tempéré, » quoiqu'il signifie *assez, ce qui suffit*.

Vol. 1, p. 313. — M. Amiot traduit le mot *nio i ba* par : « oiseaux aquatiques, qui se tiennent dans les lieux » humides où il croît de l'herbe. On dit simplement » *nio*. Ce sont des poules d'eau et d'autres oiseaux sem- » blables. » — On voit que ce missionnaire a mal compris l'original, qui dit que *nio i ba*, ou simplement *nio*, signifie un *marécage* où se tiennent les oiseaux aquatiques.

Vol. 1, pag. 329. — *Nomin*, que notre jésuite traduit par « nom d'une pierre précieuse, » est le *lapis lazuli*, en chinois, *thsing kin chi*.

Vol 1, p. 333. — Les paroles du *Chi-king* : *noure de sokterho erdemou de ebikhe*, que le P. Amiot traduit, contre le véritable sens, par : « sa vertu est égale à l'ivresse d'un » homme qui a bu beaucoup de vin, et à la satiété d'un » homme qui a beaucoup mangé, » ne signifient autre

chose que *rassasié de vertus comme quelqu'un qui est ivre de vin.*

Vol. 1, p. 373. — Au mot *gargan* manque la principale signification de *branche*.

Vol. 1, p. 394. — *Khatsin* n'est pas « le premier jour de » l'année, » mais bien le quinzième du premier mois de l'année.

Vol. 1, p. 419. — *Khachtambi*. . . . « Cela se dit » aussi des oiseaux qui volent lentement et qui planent » dans les airs. » — Le texte chinois dit justement le contraire : *voler très-vite et avec force.*

Vol. 1, p. 442. — *Goromime yaboumbi*. M. Amiot explique : « faire une chose habituellement, toujours. » — Le texte porte *aller très-loin, faire un chemin très-long.*

Vol. 1, p. 466. — *Kótan*. Ce grand oiseau, dont M. Amiot donne seulement la description, est le *grand gosier*.

Vol. 1, p. 482. — *Góngan*. Le P. Amiot rend ce mot par *double lnette*, etc. Il signifie le gonflement du cou qui correspond au larynx.

Vol. 1, p. 505. — *Banadsi* est l'esprit tutélaire d'un endroit. M. Amiot traduit cette expression : « lieu où il y a » l'image d'un esprit faite de terre. » (!!!)

Vol. 1, p. 521. — *Bandsire were*, ou simplement *bandsire*, est la vie en général, et ne signifie pas « l'ordinaire de la vie. »

Vol. 2, p. 6. — *Saman*. Le P. Amiot traduit ce mot par *enchanteurs*; je le trouve seulement expliqué : hommes qui prient les esprits et leur adressent des sacrifices. (*Endouri wetchekou de dchalbarime baire nialma be.*)

Vol. 2, p. 13. — *Sakhalian oudchounga*, est expliqué en chinois par *khien-chèou*, et par *li chu*, ce qui signifie

les *têtes noires*, et le *peuple noir*, expression par laquelle on désigne le *bas peuple* ou les *paysans*. Usage qui existe dans beaucoup de pays asiatiques, et même en Russie, où l'on dit *tchern*, *tchernye lioudi* ou *tchernyi narod*. M. Amiot qui, comme missionnaire, aurait au moins dû savoir comment on appelle le peuple en chinois, a traduit tout à contre-sens : « qui n'a pas encore » les cheveux blancs. Qui a encore les cheveux noirs.

Vol. 2, p. 30. — *Sabda*. M. Amiot explique : « os qui » joint l'épaule au bras ; » cela est mauvais ; *sabda* est le *radius*.

Vol. 2, p. 68. — *Simen bi* signifie *agréable*. L'explication de ce mot a été oubliée par le P. Amiot, et il l'a remplacée par la suivante : « lieu de la terre qui est humide. » C'est l'endroit, par exemple, où l'on a creusé. » — Mais cette explication appartient au mot *simelen*, prairie, pré, qui lui-même a été oublié.

Vol. 2, p. 88. — Au mot *so*, manquent deux significations principales, savoir, marque extraordinaire et de mauvais augure (on dit aussi *so-dchorikha*), et cor au pied, tumeur dans la peau.

Vol. 2, p. 104. — *Soubèlien* signifie aussi la soie crue comme on la trouve dans les cocons.

Vol. 2, p. 144. — Au mot *che*, le P. Amiot donne cette explication : « espèce d'épervier blanc, qui a sur la tête » une espèce de houppes, dont les oreilles ressemblent » à celles du *che ly soun* ; *elles ne sont d'aucun usage.* » — Au lieu de traduire : espèce d'épervier de couleur blanche, qui a la tête comme le phœnix, et dont les oreilles ressemblent à celles du lynx ; il n'est d'aucune utilité (pour la chasse).

Vol. 2, p. 147. — *Cherkhe*. Le P. Amiot a traduit très-

légèrement : « espèce de traîneau dont on se sert pour » transporter sur la glace. » — M. Langlès qui a trouvé sous le mot *cherkhe*, dans le manuscrit de ce missionnaire, les deux mots mandchou, *khedchen fiaka*, les a mis en parenthèse, comme synonymes de ce dernier. L'explication chinoise qui est très-claire, porte : espèce de traîneau en bois, tiré par des chiens, dont on se sert dans les temps de glace et de neige, pour transporter les choses nécessaires pour le voyage. On emploie ces traîneaux dans les pays de *Khedchen*, de *Fiaka*, et dans d'autres endroits.

Vol. 2, p. 187. — *Tarsi niaman* est traduit chez le P. Amiot par « allié : qui est parent, sans être du » même sang. Parent par les femmes. » — Cette explication est très-inexacte, car ce mot désigne *les enfans de l'oncle ou de la tante maternelle*.

Vol. 2, p. 223. — *Dalkhi* est traduit par le P. Amiot : « babillard, bavard, hâbleur et aventurier ; » et *Dalkhimbi*, par « bavarder, babiller, ennuyer ; à » force de bavarderies étourdir les gens. Se fourrer par- » tout. » L'explication chinoise du premier mot porte : « passionné, adonné ; continuellement, sans cesse ; et » celle du second : être passionné, adonné ; faire conti- » nuellement la même chose ; ennuyer. »

Vol. 2, p. 232. — *Terou*. M. Amiot le rend par *latrines*. C'est l'*anus*, en chinois, *kang-mén*, *porta unde e corpore stercus emittitur*.

Vol. 2, p. 275. — L'insecte *dokha*, dont M. Amiot fait une longue description, est *la tique*.

Vol. 2, p. 291. — Le mot *tousa arambi* que le P. Amiot explique : « avoir de l'avantage, avoir du profit dans » quelque chose, avoir de l'utilité ; » signifie seulement

« faire un avantage ou du profit à quelqu'un , faire un »  
» bénéfice à quelqu'un. »

Vol. 2 , p. 303. — *Touakó* est expliqué en chinois par *kouòn - tchèn* : *t-piào* , *t-fan* , c'est-à-dire , *modèle* , *exemple*. Le P. Amiot traduit « spectacles , lieux ou »  
» choses à voir. »

Vol. 2 , p. 205. — Le P. Amiot traduit les deux mots , *da mafa* et *da mama* , par *bisaïeul* et *bisaïeule*. Ils marquent un degré de plus ; *trisaïeul* , *trisaïeule*.

Vol. 2 , p. 375. — *Manghisou*. M. Amiot traduit le peu de mots de l'explication chinoise par « nom d'une bête »  
» fauve qu'on appelle aussi *dorgon* et *manghisoun*.  
» C'est le sanglier , ou une autre espèce d'animal , qui  
» ressemble au renard. » — L'original dit simplement :  
« c'est le *blaireau* , qu'on appelle aussi *dorgon* ou *manghisoun*. »

Vol. 2 , p. 383. — *Medsighe* ne signifie pas seulement *nouvelle* , mais aussi *messenger*.

Vol. 2 , p. 398. — *Miarkha* , en chinois *in-sin*. Le P. Amiot , et son rédacteur M. Langlès , mettent , avec la plus grande bonhomie , « avoir le cœur troublé , »  
» être jaloux. » — *Miarkha* signifie *clitoris*.

Vol. 2 , p. 419. — *Moudsi* est expliqué en chinois par *tà mè* , c'est-à-dire l'*orge*. M. Amiot explique « espèce de »  
» blé plus gros que le blé ordinaire. Froment. »

Vol. 2. p. 448. — *Tchipin* est l'hirondelle. M. Amiot l'explique ; « nom d'une espèce d'oie qui a sur la queue »  
» quelques taches rouges. » (!!!)

Vol. 2 , p. 449. — *Tchise* est plutôt parterre ou couche de terre dans un jardin , que « terre propre au jardinage , »  
» à y planter des herbes. »



- Vol. 2, p. 458. — Au mot *tsikten* manque la signification *degrés de parenté*.
- Vol. 2, p. 469. — *Tchomboli*, que le P. Amiot traduit par « les côtes faibles, » signifie les *flancs*.
- Vol. 2, p. 515. — Au mot *dsimbi* manque la signification très-fréquente de *venir se soumettre*.
- Vol. 2, p. 517. — *Dchodon* est une étoffe de chanvre dont on fait des habits d'été, et non pas « une » *étoffe de soie*. »
- Vol. 2, p. 525. — A *dchou*, M. Amiot a oublié de remarquer que c'est l'impératif du verbe *dsimbi*, venir.
- Vol. 2, p. 541. — *Dchoun*, foyer, signifie aussi *veine*.
- Vol. 2, p. 545. — Au verbe *yaboumbi*, manque la signification *d'avoir*. Par exemple, *Bayan be yaboutsi gosin akó*, *gosin be yaboutsi bayan akó*, c'est-à-dire, celui qui a des richesses, est sans compassion, et celui qui a de la compassion, est sans richesses.
- Vol. 2, p. 575. — *Youmbi*. M. Amiot explique : « faire à sa fantaisie. Vouloir faire à son gré. Ne vouloir céder en rien. » — Le vrai sens de ce mot, est : se plonger dans les excès de la débauche, être passionné, adonné. — Le mot suivant, *youmpi*, ne signifie pas non plus « chercher » à faire à sa volonté, agir à sa fantaisie, » mais : être tout-à-fait vicieux et plongé dans l'excès de la luxure.
- Vol. 3, p. 9. — *Kenghekhoun*, qui signifie *bossu*, est expliqué très-obscurément par M. Amiot de la manière suivante : « cela se dit de ceux qui n'ont que la peau et les os, dont la poitrine est enfoncée, et qui ont la tête dans » les épaules. » — Il a oublié de donner la seconde signification de ce mot, qui est *désert*, *désolé*, *habitation où il n'y a plus rien*.

- Vol. 3, p. 28. — *Ghen* est mal rendu chez M. Amiot par « os qui est à la nuque du cou. » — C'est le gonflement qui est à la nuque du cou.
- Vol. 3, p. 39. — Au mot *khedchembi*, manque la signification de *fiancer*.
- Vol. 3, p. 38. — *Khele ala*, est une faute pour *khetou-ala*, ancienne ville dans le pays des Mandchoux.
- Vol. 3, p. 46. *Khengke*. Ce mot était expliqué en chinois par le caractère *koua*, melon, qui ressemble un peu à *tchao*, ongles des animaux et griffes des oiseaux. M. Amyot a pris l'un pour l'autre, et traduit *khengke* par « serre des » oiseaux, c'est le nom général; griffe. » — Mais ce mot signifie *melon*.
- Vol. 3, p. 59. — *Kirfou*, est le poisson que nous appelons en russe *sewrouga* (*accipenser stellatus*).
- Vol. 3, p. 60. — *Ghina*. M. Amiot traduit : « nom d'une » espèce de papier doré. » — C'est une faute; *ghina* est une peau de mouton avec des fleurs et des feuilles en or.
- Vol. 3, p. 113. — *Gouelekou*, traduit par M. Amiot par *servante de mandarin*, signifie *seconde femme* (*thsie* en chinois; mot que les jésuites traduisent ordinairement mal par *concubine*).
- Vol. 3, p. 118. — *Khoude dchafambi*, est traduit par : « ramer; mener la rame du côté de la poupe. » — Ce mot signifie : *gouverner, faire mouvoir par le gouvernail*.
- Vol. 3, p. 122. — Au mot *khouokì*, manque la signification de *sourcils épais*.
- Vol. 3, p. 125. — *Khoukchembi*, signifie aussi : être boursoufflé, avoir des tumeurs sur le corps.
- Vol. 3, p. 167. — *Fitembi* est expliqué : « s'appuyer sur

» l'autorité de quelqu'un. Faire parade de la protection  
» de quelqu'un, lorsqu'on fait quelque chose qui n'est  
» pas bien. Faire venir les chevaux d'un autre endroit. »  
Mais ce verbe signifie : envoyer des troupes dans la  
guerre; tomber dans un mauvais endroit, dans le mal-  
heur.

Vol. 3, p. 169. — *Fia*, est un arbre dont M. Amiot donne  
une très-longue description, sans le nommer; c'est le  
*bouleau*.

Vol. 3, p. 176. — *Fiekhou mama*, est le nom d'un esprit  
femelle, qui préside aux chemins d'une montagne.  
Cette signification n'est pas clairement énoncée chez  
M. Amiot.

Vol. 3, p. 198. — *Foutakhi*. M. Amiot traduit : « race  
» d'esclave, » quoique ce mot signifie esclave depuis  
une génération.

Vol. 3, p. 236. — *Oueikhe ikha*, en chinois *yá-hoa*. C'est  
la *gencive*. M. Amiot explique : « fleurs des dents; c'est  
» la salive épaisse qui s'amasse sur les dents, ou l'espèce  
» de tartre des dents. »

Vol. 3, p. 100. — *Kouri ikhan*. M. Amiot explique : « bœuf  
qui a la peau de plusieurs couleurs. » — C'est le *yak* des  
Tibetains, qui s'appelle *li* en chinois. Il est noirâtre et  
tacheté de bleu.

Voilà, mon cher ami, une petite partie des fautes du P.  
Amiot corrigées. Ce sont celles que j'ai trouvées à la hâte  
pour vous en donner quelques exemples. Jugez en cela de  
quelle utilité peut être un dictionnaire qui fourmille de sem-  
blables méprises. Mon opinion est que c'est le premier tra-  
vail du célèbre missionnaire, travail qu'il a fait à son arrivée  
à Péking, à l'aide du dictionnaire chinois du P. Basile, qui  
est très-incomplet, et avec le secours de quelque néophyte

peu instruit, qui ne savait pas s'expliquer clairement avec un nouveau-venu Européen, qui parlait encore fort mal le chinois.

Il faut bien finir cette trop longue lettre ; dans la suivante, nous peserons le mérite de l'éditeur du Dictionnaire d'Amiot, et nous verrons ce qu'il entend par le mot *rédigé* et *publié avec des additions*.

---

### TROISIÈME LETTRE.

QUAND une personne se charge de la publication de l'ouvrage d'autrui, on a droit d'attendre d'elle les connaissances nécessaires pour remplir la tâche qu'elle se propose. Si la matière traitée lui est jusque-là demeurée étrangère, on suppose qu'elle s'efforcera de pénétrer dans cette carrière nouvelle. On aurait donc pu espérer que M. Langlès, au moment où il fut chargé par un ministre éclairé de la publication des ouvrages du P. Amiot, relatifs à la langue mandchou, se serait fait un devoir d'étudier cette langue. Après une année d'une application suivie, il aurait été en état de confronter le dictionnaire manuscrit avec le *grand miroir de la langue mandchou et chinoise*, et de corriger au moins en grande partie les fréquentes méprises du P. Amiot. M. Langlès paraît n'avoir rien fait de tout cela. Il ne peut s'excuser en disant que le temps lui a manqué, ou qu'on l'a trop pressé d'imprimer l'ouvrage ; car la première édition de son *Alphabet mantchou* (Paris, 1787, in-4°.) fait voir que les manuscrits du P. Amiot étaient déjà en 1786 entre ses mains, trois ans avant que le premier volume du dictionnaire ne parût.

M. Langlès, il est vrai, a le mérite d'avoir le premier en Europe fait graver des caractères mandchoux mobiles ; mais il ne peut s'arroger la découverte des élémens du syllabaire tartare, ou la décomposition de ce syllabaire dans ses élémens primitifs. Cette décomposition est naturellement connue aux Mandchoux eux-mêmes, et se trouve dans le premier volume de la grammaire mandchou-chinoise, intitulée *Thsing-vén-khì-múng*, publiée à Péking par *Vou-kho* en 1730. Cet ouvrage existe à la bibliothèque du roi de France, et tous ceux qui voudront se donner la peine de vérifier ce fait, peuvent trouver dans le premier volume, après chaque classe du syllabaire, les syllabes épelées de cette manière, a-n, *an* ; a-k, *ak* ; i-k, *ik* ; i-s, *is*, etc.

En Europe, M. des Hauterayes est le premier qui ait publié l'alphabet mandchou, extrait du syllabaire, en le faisant graver dans la grande *Encyclopédie* de d'Alembert, et dans *Petity*, *Encyclopédie élémentaire*. Ce modeste savant n'attacha pas un grand prix à ce mince mérite ; il dit dans une note du neuvième volume de l'Histoire générale de la Chine ( pag. 311 ) : « Les Mantchoux qui règnent » aujourd'hui en Chine, ont un syllabaire de 1347 groupes » qu'il est aisé de réduire aux six voyelles et à un petit » nombre de consonnes, en observant les différentes formes » qu'elles prennent au commencement, au milieu et à la » fin des mots. Je l'ai fait graver dans l'*Encyclopédie* » *élémentaire*. » — Avouez qu'on ne peut s'exprimer avec moins de prétention. Mais que dire à la pompeuse annonce de la prétendue découverte de l'alphabet mandchou que M. Langlès répète à chaque instant, partout où se trouve une page blanche à remplir, comme dans le cinquième volume des notices et extraits, pag. 581 ? —

« Étudier, analyser les principes de l'écriture de cette  
 » langue, extraire des 1400 groupes de son syllabaire  
 » un alphabet de 22 lettres simples, opération dont les  
 » naturels mêmes pourront tirer quelque avantage; en  
 » faire graver les caractères, en tracer les premières bases,  
 » en rédiger et en publier un dictionnaire assez étendu,  
 » tel est le précis de mes travaux sur le tatâr-mantchou. »

Ne croirait-on pas entendre réciter avec emphase l'éloge  
 d'un Golius, d'un Wilkins, d'un Fourmont ou de quelque  
 autre héros littéraire :

*Sed tamen, iste Deus quis sit, da, Tityre, nobis?*

A la fin de la première édition de son Alphabet, M. Langlès promet une dissertation sur le *tatare-mantchou* et sur les peuples qui parlent cette langue, pour laquelle il prétend avoir déjà une grande quantité de matériaux. Cette dissertation sera suivie de son Alphabet, de son *Traité des accens* (?) et de l'énorme Syllabaire. En outre, il donnera deux tables, dont la première est destinée à réparer le désordre qui règne dans le dictionnaire, et qui placera les dérivés sous les primitifs. Dans la seconde table, il compte réunir tous les mots chinois répandus dans les explications françaises. Il promet de plus un quatrième volume, qui contiendra les grammaires *tatares* du P. Gerbillon et de M. Amiot, des fragmens d'une grammaire envoyés par le P. Domenge, et des dialogues très-bien faits que lui-même (M. Langlès) avait augmentés d'une analyse grammaticale. A cette singulière collection de grammaires il en joindra encore une quatrième de la même langue, faite par lui-même, d'après les précédentes et d'après ses propres observations. Elle doit servir à traduire le tatare en français; le but des autres

étant absolument opposé. Croyant n'avoir pas assez promis, il a depuis ajouté à toutes ces promesses celle d'un dictionnaire géographique de la Tartarie, du pays des Mogols, de celui des Kalmouks, du Thibet, de la Corée, etc.

*Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?*

*Rien.* — *L'alphabet mandchou a paru, parce que l'analyse du syllabaire avait été faite par M. des Hauterayes, et le dictionnaire parce que le manuscrit avait été envoyé par le P. Amiot; mais les autres travaux n'étaient pas faits, et je défie M. L. Langlès de nous en faire un seul.*

Mais revenons à son édition du dictionnaire, qu'il prétend avoir *rédigé et publié avec des additions.* — *Rédiger*, suivant le Dictionnaire de l'Académie, signifie : « *Mettre en ordre et par écrit; réduire, résumer, compiler.* » — Malheureusement nous voyons que d'après cette définition M. Langlès n'a nullement rédigé le *dictionnaire du P. Amiot*, mais qu'il l'a envoyé à l'imprimerie tel qu'il était. Les mots sont restés dans le même ordre, comme une soigneuse confrontation avec l'original mandchou-chinois me l'a démontré. Dans cet original on trouve souvent des mots placés dans un endroit où personne ne les chercherait. Il aurait donc été du devoir de l'éditeur de remédier à cet inconvénient, mais il n'en a rien fait. Par exemple, *ouman dabakha* vient dans le dictionnaire après le mot *oufoukhi* (vol. I, p. 253); il devrait se trouver après *ouman* (vol. I, p. 234). — *Tschasi akó ebsi akó* vient après *tchafour seme* (vol. II, p. 435), il devrait être placé après *tchasi* (vol. II, p. 431), etc. On trouve dans le corps du dictionnaire plusieurs centaines de mots qui sont déplacés de cette manière, et qui n'ont pas

changé de place dans l'édition française. M. Langlès n'a pas non plus *réduit* les articles, ni fait un *résumé* de l'ouvrage; encore moins l'a-t-il *compilé*, si ce n'est dans le sens primitif de l'expression latine.

Voyons à présent ce que le même littérateur appelle *publier avec des augmentations*. Si l'on compte les lignes de toutes les parenthèses que M. Langlès a insérées dans le texte du P. Amiot, elles rempliront à *peine deux pages in-4°*; ce qui est bien peu de chose en proportion des trois volumes qui contiennent plus de *quatorze cents pages*; de sorte que cela fait à peu près la *sept centième partie de tout l'ouvrage*. — Mais en quoi consistent ces additions? Principalement dans la phrase suivante, énoncée avec la plus grande naïveté: « *M. Amiot n'a pas traduit l'explication chinoise de ce mot tatar.* » — N'est-ce pas une honte de témoigner si publiquement son ignorance, pour un homme qui prétend avoir fait une grammaire mandchou, et qui veut passer pour le père de cette littérature en Europe? Habitant Paris, s'il avait seulement su épeler, il aurait facilement pu trouver cette quinzaine de mots que le P. Amiot avait oublié d'expliquer, dans le grand miroir de la langue mandchou et chinoise dont il parle à chaque instant. Quelquefois M. Langlès a osé ajouter à ces mots une explication, mais toujours très-malheureusement. Par exemple, vol. II, p. 105, au mot *souboukhón*, il dit: « M. Amiot n'a pas traduit l'explication chinoise de ce mot, qui signifie, je crois, *explication, développement.* » — Tandis qu'il a la signification de *désenivré, revenu de l'ivresse.* — Au mot *arsalan*, que le P. Amiot suppose avec raison signifier *lion*, son éditeur fait cette remarque ingénieuse: « Cette supposition est d'autant mieux fondée que le lion s'appelle *arslan* en



turc. » — Vol. 1, p. 215, au mot *ounenghilembi*, le P. Amiot avait très-bien traduit *avoir de la droiture, de la sincérité*, etc., comme le porte le texte chinois *tang-tchinti, thching-tcht, thso-chi-szu*, agir avec droiture, être toujours vrai, faire avec droiture. M. Langlès a voulu corriger le P. Amiot, et il a traduit ce mot par *être certain*. — Au mot *niourouka adali*, comme l'arc-en-ciel, il veut lire *nieouron adali*; mais ni dans l'original du lexique, ni dans le miroir de la langue mandchou, l'on ne trouve cette dernière manière de lire, tous deux portent *niourouka adali*.

Je crois que c'est ici qu'il convient de vous donner l'explication de ce peu de *mots que le P. Amiot a oublié de traduire*. Elle peut vous servir à compléter le dictionnaire, et vous montrer ce que M. Langlès aurait dû faire en le publiant.

*Atanghi bitsibe*, quand serait-il ?

*Afangala outkhai wakha*, ceux qui étaient les premiers dans le cercle, qu'on fait à la chasse pour envelopper le gibier, ont sur-le-champ tué les bêtes.

*Ne*, à présent, d'à présent.

*Boungnambi*, faire tort, tâcher de faire envisager ce qui est juste comme injuste.

*Chertou*, petite tablette de cuivre ou de plomb dont on se sert au lieu d'un osselet à jouer.

*Chenghin kheterembi*, froncer les sourcils.

*Taimin*, bâton pour remuer le feu.

*Louka*. A ce mot on trouve dans le dictionnaire imprimé : « Les petits du..... » Et M. Langlès ajoute ingénument : « M. Amiot ne nomme pas l'animal. » — Avouez que de *telles* additions enrichissent beaucoup un diction-

naire! — *Louka* est le nom qu'on donne aux *petits du lynx*. — (Ce mot rappelle le *luchs* des Allemands.)

Voilà à peu près tout ce que le P. Amiot a passé dans sa traduction, de sorte que si l'original de son ouvrage avait été un dictionnaire complet, il pourrait servir pour traduire tous les livres mandchoux; mais malheureusement il ne contient qu'environ quatorze mille mots, de sorte qu'il en manque plus de six mille qui se trouvent dans le grand miroir de la langue mandchou et chinoise, intitulé : *Khan ni arakha nonghime toktoboukha mandchou ghisoun ni boulekou bitkhe*. Quoique parmi ces six mille mots il y en ait plus d'un tiers qui sont formés d'une manière puérile, d'après des mots chinois, il en reste toujours deux tiers véritablement mandchoux, et qui manquent dans le dictionnaire de M. Amiot. Plusieurs de ces derniers sont d'un usage très-fréquent, comme, par exemple, *dchakhôtai*, qui signifie *vaisseau*; tandis qu'on trouve dans le dictionnaire imprimé *tchouan*, qui est le mot chinois.

Il ne me reste qu'à vous parler de la gravure des caractères mandchoux, qui ont servi à l'impression de l'ouvrage. Ces caractères ont été gravés par *M. Firmin Didot*, à ce que *M. Langlès* assure, suivant les plus belles éditions sorties des presses impériales de Péking. *Malheureusement* l'artiste a cherché à donner à ses poinçons un *degré de fini et d'élégance*, qui les a gâtés tout-à-fait. Principalement parce que les queues des lettres ne sont pas assez longues, et que les points sont trop maigres et triangulaires, au lieu d'avoir la forme d'un pepin. La barre entre les lettres est aussi trop longue, et les ligatures manquent de grâce (1). Les

---

(1) Après l'impression du dictionnaire, *M. Langlès* a fait graver un plus petit caractère, qu'il a employé dans les notes pour la troisième édition de

*b, p, h, k, kh, s*, etc., sont horribles à voir, et le tout ressemble à peu près au mandchou imprimé à Péking, comme l'arabe ordinaire des imprimeries d'Allemagne aux belles planches de calligraphie arabe, données par feu M. Herbin. Pendant mon voyage en Sibérie et en Mongolie, j'avais avec moi un exemplaire du dictionnaire publié par M. L.; je l'ai montré souvent à des Mandchoux, qui y lisaient assez difficilement les mots écrits dans leur propre langue. Je vous transcrirai ici le jugement qu'en a porté le commandant de la petite forteresse *Tschangistai*, située sur le ruisseau du même nom, qui se jette dans le *Bouroul*.

« *Ere bitkheï kherghen mouseï kherghen ni ghesenghe.*  
 » *akó ; ere be touachafi toulerghi gouroun ni nialmaï*  
 » *arakhanghe bime ; ghemou ousesi golmin, febighi à*  
 » *adalicharanghe bitsibe, tonghi tougan ouse arboucha-*  
 » *rakónghe ; touttou ofi touara de saikan akó kai. »*

C'EST-A-DIRE,

« *Les caractères de ce livre ne ressemblent pas aux*  
 » *nôtres, et on voit bien qu'ils sont faits par un homme*  
 » *d'un royaume étranger; ils sont généralement trop longs*  
 » *et ont l'air de scolopendres; leurs points n'ont pas la*  
 » *figure d'un pepin, c'est pourquoi ils ne sont pas jolis à*  
 » *voir. »*

J'avais communiqué ce jugement à une personne qui l'a fait imprimer, en l'adoucissant, dans un journal de Saint-Pétersbourg; mais le véritable sens du mandchou est celui qui précède.

Il est donc évident qu'un *habile prote*, tel que l'impri-

---

son alphabet. Il paraît au premier coup d'œil être plus joli que le premier, parce que ses défauts frappent moins les yeux.

merie royale à Paris en possède plusieurs , aurait pu aussi bien que le *savant conservateur* M. Langlès , *donner une édition* du dictionnaire du P. Amiot , le *rédigé* et le *publier avec des additions* du même genre que celles du professeur de malais à Paris.

---

## QUATRIÈME LETTRE.

SANS m'attacher trop strictement à l'ordre chronologique des ouvrages de M. Langlès , j'aurai le plaisir de vous en donner quelques notices intéressantes. Elles vous aideront à apprécier la juste valeur des connaissances de ce *poly-histor tataré*. Commençons par la troisième édition de son alphabet mandchou , qui a paru en 1807 , et qu'il a considérablement augmentée par une dissertation sur l'origine et l'histoire politique et littéraire de ce peuple, et les douze classes du syllabaire. Après avoir répété tout ce qu'il avait tant de fois dit et redit sur l'utilité du mandchou, et sur les secours qu'on a pour l'étudier, il traite dans son second chapitre de l'origine de la nation. Il propose ses doutes sur la ridicule hypothèse d'un certain M. *Uphagen* de Dantzick , qui croit que les Mandchoux sont des descendans des *Massagètes* ; mais il embrasse l'explication non moins absurde du nom des Massagètes , proposée par son *estimable et savant ami* M. *Hamilton* , qui pense qu'il est dérivé des deux mots sanscrits *mahâ-saougatâ* , qui signifient le *grand Bouddhiste* ; car *sougata*, dit-il, est un des noms de Bouddha. De ce même mot *saougatâ* , notre conservateur dérive aussi le nom des *Scythes* , qui paraît être destiné à combler de ridicule les étymologistes.

Toutes ces vaines hypothèses l'amènent à la tradition existante parmi les Mandchoux eux-mêmes, sur leur origine. Mais faute de pouvoir comprendre les historiens originaux, il a été obligé de glaner cette notice dans les ouvrages de Visdelou, Deguignes, du Halde, Amiot, Martini, etc. Malheureusement, pour sa réputation littéraire, il a voulu se donner l'air d'avoir aussi consulté des textes mandchoux, et c'est justement par-là que son incroyable ignorance se démontre si clairement, qu'il suffira d'en donner ici un petit nombre de preuves.

A la page 13, il cite un passage de l'éloge de Moukden, dont il transcrit l'original, en faisant suivre la traduction du P. Amiot, comme si c'était la sienne. Cette traduction fourmille de méprises, qui ont induit M. Langlès dans les erreurs les plus graves et les plus ridicules.

#### I. TEXTE MANDCHOU.

*Mousei* DAITSING *gouroun ni touktan fonde*, GOLMIN CHANYAN ALIN *tsi foukdsin deriboukhe, fergouotchouke soukdoun ni isakhanghe, oumesi eldenghe oumesi khótou-ringa*, TAMOUNG *hebounghe omo, chourdeme dchakóndchou ba bi*, YALOU, KHÛNTOUNG, AIKHOU *sere ilan oula toutsikebi; endouri gheghe abkaï non, foulghian toubikhe achoufi noungekhe de, endouringhe dsoui bandsikha, abka* GHIORO *seme khala boufi, wesikhouleme AISIN sekhe, asikhiamé gheterembourne teyerakó dsirgarakó odchoro dchakade, teni* YEKHE, KHOUIFA, DCHAIFIAN, FOUSI *i ba be bakha, teretsi* LIAO-YANG *ni bade khoton weilefi, derghi erghi gouroun ni da okhobi. Abkai khótouri be dsiramilafi, gheli gounghe be badarambouki seme ofi; ABKAI FOULINGAÏ dchouantsi ania, khaksan be touame doulimba de tere be bodome, CHEN-YANG ni ba be yendere soukdoun ni bor-*

*khokho ba seme, outkhai* MOUKDEN *ni khoton weilefi, fourdan ni wargi ba be khakhórakha.*

II. TRADUCTION DU P. AMIOT, COPIÉE PAR L. LANGLÈS.

Pour remonter jusqu'à la source primitive (1) de l'auguste race qui a fondé notre empire *Tai-tsing*, il faut se transporter sur cette montagne que sa figure et la couleur dont elle brille, désignent également. Le fameux lac *Tamoun* occupe une partie de son sommet, les fleuves *Yalou*, *Hountoung* et *Aihou*, sortent de son sein, pour porter la fécondité dans les campagnes qu'ils vont parcourir; et les douces vapeurs qui s'élèvent sans cesse de ce lieu charmant, sont, sans contredit, celles de la véritable gloire et du solide bonheur. C'est là, c'est sur cette montagne fortunée qu'une vierge céleste, sœur cadette du ciel, ayant goûté d'un fruit que la plus éclatante des couleurs faisait remarquer entre tous les autres, conçut, après l'avoir avalé, et devint mère d'un fils céleste comme elle. Le ciel lui-même lui donna le nom de *Kioro*, auquel il ajouta par distinction celui du métal précieux, et voulut qu'il fut appelé *Aisin Kioro* ou *Kioro*, d'or.

Ou par lui-même, ou par ses illustres descendans, cet enfant merveilleux ne fut pas long-temps sans travailler à l'accomplissement de ses destinées. D'abord il s'occupait tout entier à purifier, à nettoyer, à émonder. Sans se donner aucun relâche, sans prendre aucun repos, il avança

---

(1) Je suis si résolu à m'attacher, dans toutes mes critiques, à la plus scrupuleuse exactitude, que je me ferai un plaisir d'avouer un changement fait par M. Langlès à la traduction du P. Amiot. Celui-ci avait mis : « Pour remonter jusqu'à la source primitive, etc. » — M. Langlès a corrigé : « Pour remonter à la source primitive. »

sans cesse vers le glorieux terme qui l'attendait. Il se rendit maître de *Yéhé*, de *Houïfa*, de *Tchaïfin*, de *Fousi* et de quelques autres lieux voisins, bâtit une ville dans le pays de *Leao-yang*, dont il fit la capitale de son nouveau royaume, et assura sur ses propres conquêtes les premiers fondemens de tout l'empire oriental.

Le ciel continuant à répandre sur lui ses bienfaits, il continua de sa part à s'en rendre digne. Il mit toujours à profit toute sa fortune, et augmenta le nombre de ses mérites, en même temps que celui de ses belles actions.

Parvenu à la dixième année de son règne, auquel il avait donné le beau nom de *providence du ciel*, tous les dangers auxquels son bonheur devait être exposé, se présentèrent à son esprit. Il les supputa, il en chercha les causes, il prit des mesures efficaces pour les éviter. *Cherchons*, dit-il, *cherchons un lieu où les vapeurs de la mauvaise fortune ne puissent pas m'infester. C'est en avançant vers le milieu que je les empêcherai de me nuire. Le pays de Chen-Yang m'invite; c'est là que se trouvent rassemblées les plus bénignes influences; c'est là que je dois fixer ma cour.* L'exécution suivit de près le projet, la ville de *Moukden* fut bâtie, et devint un rempart assuré contre toutes les forces de l'occident.

### III. SENS DE L'ORIGINAL MANDCHOU.

Notre royaume *Daitsing* commença dans ses premiers temps sur la longue montagne blanche, très-rayonnant et très-fortuné par l'accumulation d'un souffle merveilleux. Le lac nommé *Tamoun* a quatre-vingts lys de circonférence; il en sort les trois fleuves nommés *Yalou*, *Khóntoung*, *Aikhou*. Une sainte fille, sœur cadette du ciel, ayant mis dans sa bouche un *fruit rouge*, donna l'être à un saint fils;

le ciel lui donna pour nom de famille celui de *Ghioro*, et par respect on l'appelle *Aisin* (or). Quand il (*c'est-à-dire l'empire*) se purifia et se renouvela sans repos et sans interruption, il acquit les pays *Yekhe*, *Khoïfa*, *Dchaïfian* et *Fousi*. Il fonda ensuite, dans le pays de *Liao-yang*, une ville qui devint la capitale du royaume de l'Orient. La félicité du ciel s'étant accrue, et ses mérites étant devenus plus vastes, la dixième année de *la providence du ciel*, il pensa au danger et calcula pour se fixer dans le milieu. Il prospéra dans le pays de *Chen-Yang*, et comme c'était un lieu qu'on regardait comme rempli d'un souffle fortuné, on y bâtit la ville de *Moukden*, qui fermait et défendait le passage des pays de l'occident.

Si l'on veut se donner la peine de confronter ces deux traductions, on verra que la première, faite par M. Amiot, ne mérite pas même ce nom; car, que penser d'un traducteur qui rend, par exemple, les deux mots *foulgian toubikhe* (qui signifient *un fruit rouge*) par « un fruit que » la plus éclatante des couleurs faisait remarquer entre » tous les autres. » — !!!

M. Langlès, en suivant cette inconcevable traduction, tombe de bévue en bévue; il confond *Aisin Ghioro* avec son cinquième successeur *Tai-dsou-derghi-Khouangdi*, qui régna depuis 1585 jusqu'en 1626, et il attribue à l'un les actions de l'autre. Je dois remarquer ici, que dans le passage mandchou que je viens de citer, *mouseï gouroun*, *notre royaume*, est le sujet, la chose dont on parle constamment; mais que M. Amiot a pris *Aisin Ghioro* pour le sujet, et a presque toujours mal placé la ponctuation. De là vient qu'il a continuellement attribué à ce sujet tout ce qui est dit du *royaume mandchou*, même erreur dans laquelle M. Langlès l'a fidèlement suivi. Je dois aussi re-



marquer que la dixième année appelée *providence du ciel* (*abkai foulinga*) est la quarante-troisième du règne de l'empereur *Tai-Dsou*, et que Amiot la prend pour la dixième de *Aisin Ghioro*, uniquement parce qu'il a traduit sans attention et sans comprendre le sens de l'original. Ce fut aussi *Tai-Dsou* qui soumit les hordes *Yekhe*, *Khoïfa*, *Dchaïfian* et *Fousi*, et non *Aisin Ghioro*, comme le pense *Amiot*, et comme le dit d'après lui M. *Langlès*.

Pag. 13 et 15. — M. *Langlès* s'obstine à vouloir faire passer pour faute le mot *chanyan* (blanc) qu'il corrige par *changhian*. Mais le vrai mot qui signifie *blanc* en mandchou, est *chanyan*, au lieu que *changhian* désigne proprement la *fumée*, et ensuite *blanc comme la fumée*. — (Voyez le grand miroir de la langue mandchou et chinoise.) — C'est par oubli que *chanyan* ne se trouve pas dans le dictionnaire du P. Amiot.

Pag. 19. — M. *Langlès* prétend que le nom des ancêtres des Mandchoux, qui s'appelèrent 鞑 韃 *Mo-kho* dans le temps des deux dynasties chinoises *Soui* et *Tang*, est une corruption chinoise du mot *Mogol*, qui désigne les Mongols. Mais c'est une hypothèse chimérique, car les *Mo-kho* étaient une nation de la même race que les *Toungouses*, comme leurs descendants les Mandchoux d'aujourd'hui le sont encore; et il faut être extrêmement ignorant pour confondre cette race avec la race mongole. Au surplus, on ne trouve pas dans l'histoire chinoise le nom des Mongols avant la fin du dixième siècle. Dans ce temps-là ils habitaient au sud et à l'est du lac Baikal, au lieu que les *Mo-kho* se trouvèrent long-temps avant le sixième siècle de notre ère dans le pays des Mandchoux et sur les bords du

*fleuve noir*, ou *fleuve du Dragon noir*, qui est le *Sakhalien-oula*, appelé par les Russes *Amour*.

Pag. 24. — M. Langlès bat la campagne à l'occasion des peuples appelés *Yu-pi* par les Chinois, peuples qui habitent à l'orient du pays des Mandchoux, et qu'il prétend avoir été couverts d'armures d'écaillés; ce qui leur valut, dit-il, des Chinois, le nom de *Yu-pi* (*semblables à des poissons*). — Mais *Yu-pi* signifie *peau de poisson*, parce que ces peuples s'habillent avec des peaux de poissons, comme le font les Aléoutes et autres tribus qui habitent les îles entre le Kamtschatka et l'Amérique septentrionale. Ces peaux de poissons s'appellent en mandchou *akómi*, quand elles sont raclées, amoindries et rendues propres à faire des habits. — (*Voy. Amiot, Dictionnaire mandchou, tom. I, p. 7.*) — Suivant mes recherches, ces *Yu-pi* et leurs voisins les *Ketchings* ne sont pas de la même race que leurs voisins les Mandchoux; mais ils appartiennent à celle des Kouriles, qui s'étend depuis la pointe méridionale du Kamtschatka jusqu'au Japon, et qui habitent cette partie du continent de l'Asie qui est vis-à-vis de la grande île de *Tchoka*, cette île même et toutes les îles kouriles.

Pag. 27. — M. Langlès donne un passage persan tiré de l'histoire d'*Abdallah Beidhavei*, dans lequel se trouve le mot *Daikin*. Il prétend que c'est une corruption du mot *tai-djyn* (lisez *tai-jin*), grand homme; titre honorifique parmi les Chinois. Mais c'est plutôt le mot *taidsi*, qui signifie prince en mongol.

Pag. 35. — Notre auteur devient d'un charlatanisme tout-à-fait insoutenable. En cherchant à démontrer que la famille mandchou actuellement régnante en Chine descend de la dynastie *Kin*, il dit à la fin: « Tout en ob-

» servant que les historiens particuliers ne parlent que  
 » d'une manière fort obscure des Tatars - Mantchoux,  
 » les auteurs de la grande histoire chinoise , intitulée  
 » *Tong-kien-kang-mou*, dont nous possédons à la Bi-  
 » bliothèque impériale une traduction tatare , convien-  
 » nent qu'il est certain que ces Tatars sont de la race  
 » des *Nou-tché* de Nan-Koan , et que la famille qui  
 » occupe le trône de la Chine descend de *Ouang-Tai*,  
 » chef de ces Tatars. »

Cet énoncé ne peut que faire croire à ses lecteurs , que M. Langlès a tiré ces particularités de la traduction mandchou des annales chinoises qui se trouve à la grande Bibliothèque de Paris. Mais malheureusement cet ouvrage finit à l'année 1368 , plus de *cent ans* avant que les Mandchoux eussent commencé de former une nation , ou avant qu'ils eussent adopté la dénomination chinoise *Mant-cheou* pour désigner toutes leurs hordes réunies en nation. Comment est-il donc possible que les auteurs du *Toung-ghian-kang-mou* aient pu traiter de l'origine d'un peuple qui n'existait pas encore , et d'une dynastie qui ne commença à régner en Chine que *deux cents ans* après leur mort?—Cherchons à trouver par quelle singulière fatalité le savant conservateur a pu tomber dans une erreur si plaisante. Il a dérobé de l'*Histoire générale de la Chine* , publiée par M. des Hauterayes ( vol. X , p. 406 ) le passage , « *Les historiens particuliers* , etc. » , que je viens de citer ; et comme il regarde cette Histoire comme une traduction fidèle du *Toung-ghian-kang-mou* , il a dû croire que ce passage se trouvait aussi dans l'original tartare de cet ouvrage , qu'il *conserve* si soigneusement à la bibliothèque , qu'il ne s'est pas même donné la peine de l'ouvrir. Il a pourtant jugé à propos de le citer , de sorte que ,

pour le coup , il a trouvé dans le livre plus que l'auteur n'y a fait entrer.

Pag. 40. — Il avait trouvé chez plusieurs auteurs mal instruits , que les *Toungouses* avaient reçu leur nom du mot mongol, *tongous* (cochon), à cause de leur malpropreté. Pour se donner l'air d'être aussi connaisseur en fait de langue mongole , il écrit le mot *Tongous* , en caractères mongols. Mais, pour comble de malheur, le mot *Tongous* ( cochon ) n'est pas mongol , mais turc ; en mongol, le cochon s'appelle *khakhai*. Le misérable artifice de la transcription en caractères mongols produit donc justement l'effet contraire de celui que M. Langlès s'en était promis , et le rend plus ridicule qu'il n'avait besoin de l'être.

Pour ce qui concerne l'origine du nom de *Toungouses*, je crois qu'il nous est venu par les Russes qui trouvèrent quelques tribus de cette nation , qui s'appellent *donki* ou *dongi* , c'est-à-dire, *hommes* , *peuple*.

Pag. 46. — M. Langlès montre qu'il ne sait pas même les nombres mandchoux , en traduisant les deux mots *nin-goun-da* par les *sept chefs* ; mais *ningoun* signifie *six* et non pas *sept* , comme il l'aurait pu trouver dans le dictionnaire du P. Amiot , vol. 1 , p. 319 , dont lui-même a soigné l'impression.

Pag. 47. — Il cite en caractères mandchoux le livre *Tai-dsou khan ni yarghian kooli bitkhe*, pour se donner l'air d'en avoir traduit le passage suivant. La traduction du P. Amiot qui se trouve dans la note , page 21 de l'éloge de Moukden , et que je mets à côté , fera voir qui en est le véritable traducteur.

*Langlès, pag. 47.*

A l'est de la montagne Tchang-pé-chan, se trouve le désert d'Omokhoi; dans le désert Omokhoi est située la fameuse ville d'Otoli, où il (l'empereur) siégea sur son trône pour la première fois, et appela son royaume du nom de *Mantchou*. C'est véritablement dans ce lieu qu'est l'origine de notre empire.

*Amiot, pag. 21.*

A l'est de la montagne *Tchang-pé-chan*, est le désert d'Omohoi; dans le désert d'Omohoi il y a la fameuse ville d'*Otoli*, dans laquelle il siégea sur son trône pour la première fois, et appela son royaume du nom de *Mantcheou* ou *Mantchou*. C'est proprement dans ce lieu qu'est l'origine de notre empire.

Comme M. Langlès a la fureur de vouloir habiller en caractères originaux les mots mandchoux qu'il trouve écrits en lettres françaises, il commet ordinairement de graves méprises; par exemple, pag. 48, il écrit *khodon*, au lieu de *khoton*, où il fait lui-même un *très-heureux* rapprochement étymologique, en trouvant quelque ressemblance entre *khoton*, le *town* des Anglais et le *zun* des Saxons, qui ont la même signification. — Pag. 55, il met *takhai* pour *dakhai*. — Pag. 62, *teptelin*, au lieu de *deptelin*, volume d'un livre. — Pag. 140, *outchoulambi* pour *oudchoulambi*, être à la tête. — Pag. 148, *tata* pour *dada*, origine. — Pag. 160, *mouderakó* pour *mouterakó*, il ne peut pas, etc., etc.

Pag. 50. — Triomphe nouveau de la science étymologique; M. Langlès dérive le nom des *Massagètes* du mot sanscrit *mahā*, grand, et du mot russe *tchoud*, par lequel les Russes désignent les anciens peuples dont on voit encore les tombeaux en Sibérie et dans quelques autres provinces de la Russie. *Mahā tchoud* sont donc *les grands tchoudes*. De là il vient aux Tartares orientaux ou aux Mandchoux dont il ne manque pas de donner le nom *Oïgour tchourtchor* en caractères oïgours. « C'est sans » doute d'après ce mot, poursuit-il, que les Russes, et

» ensuite les Allemands , ont fait *Mandshures* , *Mant-jeoures* , *Mantchewr* , etc. Voyez Pallas , Strahlenberg , » *Wilsen* , etc. » — Le mot *Mandchouri* , en russe , n'a sûrement pas pris origine du *Tchourtchour* des Oûigours , mais il est fait par abus de l'adjectif *Mandchourskoi* , qui lui-même est dérivé du véritable nom *Mandchoux* .

Pag. 55. — M. Langlès parle du célèbre littérateur mandchou nommé *Dakhai-baksi* , qui fut employé par l'empereur *Tai-dsou* pour la rédaction et la copie des décrets et des ordres qu'il expédiait à la Chine , à la Corée , au pays des Mongoux , etc. ; et il ajoute : « Le même monarque » le chargea aussi de présider une commission composée » de plusieurs savans , dont quelques-uns étaient des *Thibétains* , comme on le voit par les noms de deux de ces » savans , savoir : *Erteni* et *Paksi* , etc. » — *Erdeni-baksi* est le nom d'un seul homme. M. Langlès en fait deux personnages différens ; car celui qui travailla avant *Dakhai-baksi* à la composition des lettres mandchou s'appelait *Erdeni-baksi* , c'est-à-dire en langue mongole *le précieux docteur* . On voit donc que les deux savans de M. Langlès se réduisent à un seul Mandchou : *Erdeni* , précieux , se dit en thibétain *D'khon-mtchhog* ou *Rin-po-tchhe* , et *Baksi* , docteur , maître ( que M. Langlès aurait pu trouver dans le dictionnaire mandchou du P. Amiot , vol. I , pag. 522 ) , est *Gombo* .

*Erdeni-baksi* était de la bannière mandchou , entièrement jaune , et descendait de la famille de *Naro* . Il avait beaucoup de pénétration naturelle , et il comprenait parfaitement la langue mongole et chinoise . C'est pourquoi , dans le commencement du règne de l'empereur *Tai-dsou* , il lui servait de secrétaire et d'interprète de vive voix ou par

écrit ; et comme il s'acquitta de ces emplois avec un zèle et une fidélité particulière , il obtint plus tard le rang de *Tou-ghian*, ou d'un des trois chefs dans la bannière verte, qui appartiennent par ce rang à la seconde division de la troisième classe.

Sous le règne de l'empereur *Tai-dsou*, dans l'année du cochon jaune (1599), cet empereur souhaita de donner une écriture particulière à son peuple : il chargea donc *Erdeni-baksi* et *Gagai-dchargoutsi* d'en former une d'après l'écriture mongole ; mais ils n'osèrent point entreprendre ce travail, et ils représentèrent à l'empereur qu'ils comprenaient à la vérité l'écriture mongole, mais qu'ils ne croyaient cependant pas qu'on pût en faire une propre aux Mandchoux, parce qu'il était impossible de changer un alphabet qui, depuis les temps les plus reculés, reposait sur des règles fixes et immuables. — A cela l'empereur répondit : Puisque nous voyons que les Chinois et les Mongols ont une langue et une écriture particulières pour leurs langues, pourquoi nous, qui n'en avons point encore, ne chercherions-nous pas à nous en procurer une pour nous faire comprendre par écrit, et à l'aide de laquelle nos compatriotes ignorans pourront apprendre à mieux connaître leur propre langue ? — Est-il donc si difficile d'imaginer une écriture pour notre langue maternelle ? — Si nous continuons toujours à nous servir de la langue mongole pour écrire, ceux qui ne comprennent point cette langue ne seront jamais instruits. — Les deux savans répliquèrent : Il serait sans doute très-avantageux, sublime empereur, de pouvoir écrire notre langue avec une écriture qui nous fût propre ; mais nous ne voyons pas comment on doit plier le mongol à cet usage. L'empereur le leur apprit aussitôt. Écrivez, leur dit-il, la lettre *a*, atta-

chez-y un *ma*, il en résultera *ama*, père : écrivez la lettre *e*, ajoutez -y *me*, et vous aurez *eme*, mère. — J'ai déjà tout considéré; écrivez seulement, et appliquez cette règle aux autres mots.

Ils formèrent ainsi, d'après la méthode même de l'empereur, une écriture mandchou, dérivée de celle des Mongols, au moyen de quelques changemens et de quelques groupes ajoutés. C'est de cette époque que date le commencement de la littérature des Mandchoux; car il en résulta les lettres et les syllabes dont ils se servent encore aujourd'hui, et dont les diverses combinaisons ou le doublement mettent à même d'écrire tous les mots. L'empereur *Tai-dsou* ordonna aussitôt de répandre cette écriture dans tout l'empire, afin qu'elle fût connue de chacun, et qu'à l'avenir on n'écrivit aucun ordre, aucune représentation ou requête en langue et en caractères mongols, mais en langue mandchou, et avec la nouvelle écriture.

Jusqu'au temps de *Dakhai-baksi*, qui était natif de *Giurtcha*, les caractères mandchoux n'avaient pas encore acquis toute la perfection dont ils étaient susceptibles, parce qu'il y manquait plusieurs lettres nécessaires à la composition et à la prononciation exacte de plusieurs mots. C'est pourquoi un ordre émané de la cour en 1641, confia à ce même *Dakhai* le soin d'améliorer et de compléter l'écriture mandchou. Il remédia effectivement à tous les défauts des lettres employées jusqu'alors, et compléta ce qui y manquait, en ajoutant des crochets et des points, et en rangeant les syllabes d'après la différence de leur terminaison. Pour pouvoir peindre exactement les mots chinois, il augmenta les douze classes du syllabaire mandchou, et y ajouta les sons de deux syllabes, qui sont pareillement essentiels pour marquer exactement la prononciation chi-



noise. On peut donc lui accorder avec justice l'honneur d'avoir complété l'écriture des Mandchoux.

Voilà, mon cher ami, l'histoire de l'invention des caractères tartares, que j'ai prise dans la dissertation que M. de Klaproth a publiée sur la langue et sur l'écriture des Ouïgours. M. Langlès l'a donnée très-abrégée suivant le P. Amiot, qui lui fournit aussi les noms désormais célèbres des *deux savans* thibétains *Erdeni* et *Paksi*, dont il a orné sa 55<sup>e</sup>. page.

« *Tai-tsung*, dit M. Langlès, pag. 58, qui, de son vivant, se nommait *Tsoung-tse...* » — Voilà deux graves fautes *en sept mots*. L'empereur *Tai-dsoung* régna de 1627 jusqu'en 1637 ; les neuf premières années de son règne portaient le titre honorifique (ou, comme disent les Chinois, le *nien-hao*) *Thien-tsoung*, providence céleste, et les deux dernières, savoir 1636 et 1637, celui de *Tsoung-te*, c'est-à-dire, précieuse vertu. M. Langlès a donc tort d'écrire *Tsoung-tsé*, et de croire que ce soit le nom de l'empereur, puisqu'il n'est que le titre de deux années de son règne. Cela est si vrai que les *six* années suivantes jusqu'en 1643, pendant lesquelles il y avait un interrègne chez les Mandchoux, ne changèrent pas de nom, et restèrent toujours appelées *Tsoung-te*.

Tous ceux qui savent un peu de chinois, et M. Deguignes fils, lui-même, doivent sourire, en trouvant dans la note, page 60 : « Le nom *Tai-tsing* (en chinois) est formé des » mots *ta*, ou *tai* en construction. » Le caractère *ta* se prononce de cette manière quand il désigne simplement *grand*, et *tai* sitôt qu'il marque quelque chose d'*auguste*, d'*élevé*, d'*impérial*, etc. — M. Langlès ne manque pas non plus de citer la belle traduction, que le P. Amiot a cru pouvoir faire du nom de la dynastie *Tai-tsing* actuelle-

ment régnante en Chine , qu'il rend par grande *balayeuse*. Ici sûrement on peut dire du savant conservateur : *stercus collegit de auro Amiotii*.

Enfin , M. Langlès arrive au Grand Miroir de la langue mandchou , composé par ordre de *Khang-hy*, et considérablement augmenté depuis, sous *Kien-loung*. M. Langlès a hasardé la traduction de la première préface de cet ouvrage , et je vous ai donné dans ma première lettre ( voyez page 4 ) le commencement de cette traduction , avec quelques remarques. Poursuivons à présent , en partant de l'endroit où je m'étais arrêté : il y était question de *six règles* pour la composition des caractères chinois , que M. Langlès avait prises pour un *livre en six chapitres*. L'empereur, en parlant de ces six règles, dit : *aikabade ghiang-name oureboume touantsikhame ghetoukelerakó otsi , arboun, moudan, tonghi, dsidchoun ni douroun toutara godsime , terei dchourgan eleï bourouboure de isinambi*.

*Taidsou derghi khouangdi foukdsin doró tatsikhian be iliboume yendeboufi, ten ni gosin, abka na de atchanakha , Mandchou bitkhe be deriboume bandsiboufi amba chou choun biaï ghese eldeke*.

*Taidsoung ghenghien chou khouangdi banitai oumesi endouringhe ofi , abkaï forgon be badaramboume neikhe , gónin be sirame , erdemou be fisemboume , chou i dasan be ambarame selghieke*.

Voilà le texte mandchou ; je fais suivre la traduction du conservateur de Paris à la gauche, et la mienne à droite ; jugez à présent vous-même la force de ce savant.

*L. Langlès.*

Mais si on ne s'applique pas à les expliquer , à les étudier , et même à les corriger , *il ne restera absolu-*

*A. Leontiew.*

Quand on ne les apprend pas bien clairement , en les expliquant , en étudiant constamment , et en les re-

ment que des figures, des sons, des points et des lignes; conséquemment il arrivera que tout le sens disparaîtra (et cessera d'être intelligible).

Le sublime empereur Tai-tson, notre fondateur, témoigna les plus grands égards pour la science; sa haute bienveillance (envers les savans) le rendit l'égal du ciel et de la terre. Il est le premier qui ait fait composer des ouvrages mandchoux, et il acquit, par ses grands talens, un éclat semblable à celui de la lune et du soleil.

L'empereur Tai-tsoung, doué de talens brillans, et qui avait reçu de la nature beaucoup d'esprit, commença par agrandir les saisons du ciel (c'est-à-dire, ordonna des travaux astronomiques), fit des proclamations (pour engager ses sujets) à combiner leurs idées, pour répandre l'amour de la vertu et pour étendre l'empire de la science.

Que M. Langlès n'a-t-il fait usage de ces proclamations qui engageaient les hommes à combiner leurs idées dont il parle dans sa traduction!

Je vous fais grâce du reste de cette préface qui, en elle-même ennuyeuse, l'est devenue davantage encore entre les mains du conservateur. Il en est de même de la seconde préface dont il donne une traduction qui fourmille de fautes comme celle de la première.

voyant, les règles de la forme, du son, des points et des traits seront abandonnées; et il arrivera sûrement que leurs vraies lois disparaîtront.

L'élevé et auguste empereur Taidsou, en fondant et en élargissant la doctrine et les lois originales, sa piété élevée s'unit au ciel et à la terre, et en inventant et fondant l'écriture mandchou, sa grande sagesse devint rayonnante comme le soleil et la lune.

Taidsoung, l'empereur auguste, d'une brillante sagesse, était de son naturel très-saint (très-au-dessus de l'homme); il fit améliorer et agrandir le calendrier du ciel; et rattachant ses pensées à celles de ses ancêtres (1), il agrandit la vertu, et répandit partout le gouvernement de la science.

---

(1) En mandchou *gōnin be sirame*; c'est la traduction de la phrase chinoise *ki-i*. Voyez le Dictionnaire chinois-latin, imprimé à Paris, n°. 8060 et n°. 2958. (Note du traducteur.)

Pag. 100, suivent le syllabaire et l'alphabet mandchoux, qui démontrent clairement que M. Langlès ne connaît pas la valeur des lettres tartares, car il prononce les 28<sup>e.</sup>, 29<sup>e.</sup>, 30<sup>e.</sup> lettres de son alphabet :

*Ke* aspiré, au lieu de *ka*;

*Ke* doux, ——— *ga*;

*Khe* guttural, ——— *kha*.

Et ces mêmes lettres jointes avec un *o* :

*Kouo* aspiré, au lieu de *ko*;

*Kouo* doux, ——— *go*;

*Khouo* guttural, ——— *kho* (1).

Ces six lettres ont été ajoutées au syllabaire mandchou pour exprimer la valeur des mots étrangers à la langue mandchou, et elles sont peu en usage.

Pag. 156. M. Langlès habille en lettres mandchou, comme c'est sa coutume, un mot qu'il a vu écrit en caractères européens; c'est le nom du philosophe Confucius, qu'il écrit *Kounfoudsu*. C'est un triple barbarisme; car il aurait au moins dû écrire *Koung-fou-dsu*, parce que *Koung* est le nom de famille de Confucius; encore on ne trouve jamais en chinois le nom de ce philosophe écrit *Koung-fou-dsu*, mais toujours *Koung-dsu* ou *Fou-dsu* simplement (2).

Pag. 164, se trouve un passage que je dois transcrire, pour la rareté du fait : « La lecture de ce dictionnaire » (du P. Amiot) donne une idée plus juste de la Chine » et de la Tartarie, et les fait mieux connaître que toutes » les relations et les histoires publiées jusqu'à ce jour. »

*Risum teneatis, amici!!!*

---

(1) Voyez ces lettres dans l'appendice, n<sup>o</sup>. I.

(2) Voyez ces noms dans l'appendice sous le n<sup>o</sup>. II.

Enfin , dans une note qu'il a mise à la page 192. , M. Langlès couronne dignement ce tissu d'erreurs par la bévue la plus risible que jamais auteur ait pu commettre. Il se méprend sur un ouvrage que lui-même a publié , et cite , au lieu d'un poëme sur la conquête des *Miao-dsu*, un autre poëme sur la conquête du royaume des *Olets* , qu'il prétend avoir fait imprimer en 1790. Ainsi il n'y a pas jusqu'à M. Langlès lui-même qui n'oublie le contenu de ses livres et l'objet de ses travaux ; et c'est une marque bien certaine des moyens simples et commodes dont il s'est servi pour les multiplier. L'hymne en question a été traduit du mandchou par le P. Amiot, et envoyé à M. Langlès qui , comme vous voyez , l'a fait imprimer sans l'avoir lu.

---

## CINQUIÈME LETTRE.

Dès le commencement de notre correspondance , j'aurais dû vous parler de l'abus qu'on fait du mot *Tatar* en l'appliquant aux *Mandchoux*. Sans m'occuper de faire des recherches sur l'origine de cette dénomination , et sur la première tribu qui l'a donnée à tant de nations asiatiques , je dois remarquer qu'on est convenu en Europe , depuis à peu près *trente* ans , de l'appliquer seulement aux peuples qui sont de la race *turque* , et non pas aux peuples *mongols* et *toungouses* ( c'est aux derniers qu'appartient la nation *mandchou* ). M. Langlès a donc tort de dire le *tatar-mandchou* , car les *Mandchoux* ne sont pas d'une race *tatare*.

Depuis long-temps nous sommes accoutumés en Europe

à appeler tout le pays situé à l'occident de la mer Caspienne et au nord de l'Inde et de la Chine, du nom de *Grande Tartarie*. C'est une dénomination vague comme celle de *Scythie* chez les anciens ; mais je crois qu'elle est bonne pour désigner en général toutes ces contrées et toutes les différentes tribus qui l'habitent. Car enfin chaque chose doit avoir son nom, et trop d'exactitude n'est quelquefois propre qu'à engendrer des méprises. Je suis donc d'avis qu'il n'y aurait pas de mal de se servir, comme autrefois, du nom de *Tartares* pour désigner tous les habitans de l'intérieur de l'Asie, sans se soucier à quelle race ils appartiennent, et de celui de *Tatar* (sans *r*) pour les nations qui sont de la souche *turke* (1).

Les Chinois même ont adopté cette dénomination générale ; car ils appellent depuis le XIV<sup>e</sup>. siècle tout le pays au nord et au nord-ouest de la Chine jusqu'à Samarcande 鞑韃 *Tha-ta*, qu'on prononce aussi *Tha-dche*, et qui s'écrit quelquefois par abréviation 鞑達 *Tha-ta* ou *Tha-dche*. Plus tard ils ont choisi d'autres caractères pour exprimer le mot *tartare*, savoir 兒塔塔 *Tha-tha-eul* (car ils n'ont pas de *r*) ; et actuellement ils appellent les Tatars, tous les Mongoles et même les Man-

---

(1) M. *Leontiew* émet ici, sur les dénominations de *Tartares* et *Tatars*, une idée qui cadre parfaitement avec l'opinion de M. *Abel de Rémusat*. Ce dernier savant fait, pour le même motif, toujours usage du nom général de *Tartares*, pour désigner les habitans de l'intérieur de l'Asie. Il en énonce les raisons dans ses *Recherches sur les langues tartares*, dont il a bien voulu me communiquer le manuscrit, et qui vont incessamment paraître.

(Note du traducteur.)

dchoux *Tha-dsu*, et par mépris *Sao-tha-dsu* 子韃臊  
c'est-à-dire, *tha-dsu puans*, car *sao* désigne la puanteur  
de la graisse des cochons et des chiens.

Tout le pays au nord de la Chine était dans les anciens  
temps habité par des peuples de race turke ou tatar  
( sans *r* ), qui y fondèrent souvent de puissans empires,  
tels que celui des 匈奴 *Hioung-nou*, des 厥突

*Thou-kiuc*, des 紇回 *Hoei-khe*, etc. Ce sont seule-

ment les Mongous, sous *Tchinghis-khan*, qui les repous-  
sèrent plus à l'occident, où ils se trouvent encore. Plusieurs  
auteurs estimés ont cru pouvoir donner aux différentes  
ramifications de la grande race à laquelle appartiennent  
les *Mandchoux* et les *Toungouses* de Sibérie, le nom  
général de race *toungouse*; mais cette dénomination me  
paraît pourtant très-impropre; car, outre que la nation  
mandchou contient peut-être dix fois plus d'individus que  
toutes les tribus toungouses ensemble, il est évident que  
dans les anciens temps cette race était encore plus nom-  
breuse (1). On n'a qu'à penser aux puissans empires  
fondés par les 海渤 *Phou-hai* ( depuis 720 jusqu'en

---

(1) Quoi qu'en puisse dire M. *Leontiew* sur l'impropriété de la dénomination générale de *race toungouse*, elle me paraît pourtant assez bien choisie; car quelle autre meilleure pourrait-on inventer pour la désigner? D'ailleurs il est certain que les Chinois comprenaient tous les peuples qui appartenaient à cette grande souche sous la dénomination de *Toung-hou*, mot qui ressemble assez à celui de *Tongous*. Les savans trouveront d'amples détails sur ce point historique dans les *Recherches sur les langues tartares*, par M. le professeur de Rémusat. (Note du traducteur.)

925 de J. C.), par les 丹 契 *Khi-tan* (depuis 907 jusqu'en 1125 de J. C.), et par les 直 女 *Niu-tchi* (depuis 1118. jusqu'en 1234). Tous ces peuples appartenaient à cette même race.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'introduction de la religion *lamaïque*, ou de la branche du *Bouddhisme*, qui a pour chef le Dalai-lama du Thibet, tous les habitants de l'intérieur de l'Asie ont suivi la religion *chamanique*; si toutefois on peut donner le nom de *religion* à un amas de cérémonies superstitieuses, fondées sur la croyance des esprits bons et mauvais, qui n'admet pas même l'existence d'un être suprême, créateur et conservateur de ce monde. Les Mandchoux de nos jours ont en partie conservé ces cérémonies ridicules, qu'ils mêlent à la pratique de la religion bouddhiste; et le dernier empereur de la Chine les a fait recueillir dans un ouvrage qui porte le titre de *Kheseï toktoboukha mandchousaï wetchere metere kooli bikkhe*, c'est-à-dire, Livre des usages établis pour les sacrifices et pour les offrandes des Mandchoux, déterminés par un ordre impérial (1).

M. Langlès a publié, sous le titre de *Rituel mantchou*, un extrait de cet ouvrage, qui fait aussi partie du septième volume des Notices et extraits de la *Bibliothèque nationale*. Il y donne la préface de l'ouvrage et quelques autres

---

(1) Cet ouvrage a été imprimé à Peking en 1765, en six cahiers. — La dénomination de *religion chamanique* me paraît très-impropre; les peuples tartares ont sûrement reçu le mot *chaman* de l'Inde avec le bouddhisme, car il est indien d'origine et signifie homme sans passion.

( Note du traducteur. )



textes avec les traductions. Quelque fautive que ces traductions puissent être, il reste pourtant impossible qu'elles aient été faites par M. Langlès lui-même, comme on le verra par le genre de fautes que j'aurai occasion de relever. Quand on est en liaison avec les missionnaires de Péking, qui se plaisent à envoyer en Europe des traductions libres, il est facile de revoir ces mêmes traductions sur le texte pour les rendre plus littérales, et on les publie alors sous son propre nom, après avoir *soigneusement brûlé* le manuscrit du pauvre père jésuite.

Dans ce petit ouvrage, M. Langlès s'avise aussi de donner un passage de l'*Ayin-Akbery* sur le bouddhisme, en persan, avec sa traduction, qu'il veut faire passer, dans une note, pour très-exacte et pour mieux faite que celle de M. Gladwin. J'ai montré ce passage à notre *Molla Gelaleddin Bokhari*, en lui donnant une version en russe de la traduction de M. Langlès. Ce savant Musulman remarque que le conservateur de Paris s'est considérablement trompé, en rendant les mots persans, « *we abi Gang az balá ferou rikht* », par, « il poussa du haut (de la Tartarie) dans le bas (de l'Hindoustan) l'eau du Gange. » — Ces mots ne signifient rien que ; « l'eau du Gange coulait d'en haut ; » et ils s'appliquent à la tradition des Bouddhistes, que Boudha fut baptisé à sa naissance par l'esprit de la terre, qui fit couler sur lui l'eau du Gange. Les Chinois racontent de Foé, qui est le même que Boudha, que neuf dragons descendirent du ciel pour le baptiser avec l'eau du Gange.

Mais revenons au mandchou, qui est notre but principal. A la page 252 M. Langlès dit, en parlant des *Chamans* des peuples asiatiques : « Les Mandchoux écrivent *saman* et *sama*, » et il cite en note le dictionnaire man-

tchou-français, t. II, p. 6. — Malheureusement, le mot *sama* se trouve là par une faute d'orthographe de M. Amiot; car jamais les Mandchoux n'ont écrit *sama*; et dans l'original de ce dictionnaire on lit très-bien *saman*, comme dans les trois éditions du Miroir de la langue mandchou, et dans tous les dictionnaires que je connais. Jugez donc de la pauvreté d'un littérateur qui croit avoir fait une nouvelle découverte dans une faute d'écriture ou d'impression! Après ce trait lumineux, il donne quelques détails sur les tambours des Chamans en Sibérie, et il trouve quelque ressemblance entre ces tambours et ceux que les prêtres des Galles ou Corybantes faisaient avec la peau d'un âne, qu'ils avaient la coutume de tuer en l'honneur de la déesse Cybèle.

Après cette dissertation sur le Chamanisme, M. Langlès donne la traduction de la préface du Rituel mandchou, dont voici le commencement :

*Mouseï Mandchousa datsi banitai ghingoun ounenghi, gónin khing seme ofi ; ABKA , FOUSSI KHI , ENDOURI be ghingouleme dchoukteme , wetchere metere dorolon be oumesi oudchelembikhebi , khala khalai mandchousa , meni meni ba na i doro be dakhame , wetchere metere touibourenge. Kheni tani madsighe entchou be bitsibe , amba mourou ghialaboukhanghe khon goro akó , iskhounde gemou adalichambi.*

TRADUCTION DE M. LANGLÈS.

Nous, Mandchoux *d'origine*, naturellement respectueux, pleins de droiture et de sincérité, dont la pensée est continuellement occupée d'honorer le ciel, Fo, et les esprits, avons toujours fait en leur honneur beaucoup de libations, d'offrandes et de sacrifices : et tous les Mandchoux, sui-

vant la doctrine de *mon propre pays natal*, observaient les cérémonies des offrandes et des sacrifices ; mais avec quelque différence, fort petite, à la vérité, car on ne s'écartait pas considérablement du *grand modèle* : l'ensemble était à peu près le même.

#### VRAIE TRADUCTION.

Nous Mandchoux, étant depuis notre origine d'un naturel véritablement respectueux et d'un caractère ferme et persévérant, nous avons toujours attaché une grande importance aux cérémonies qui servent à honorer respectueusement le ciel, Foé et les esprits, et à leur faire des offrandes et des sacrifices. En suivant la doctrine des différentes familles des Mandchoux, et de chaque lieu et district, on trouve que l'invocation des esprits par les sacrifices était peu différente. La plupart des différences n'étaient pas très-éloignées, toutes se ressemblaient.

Les fautes que M. Langlès a commises dans sa traduction, sont, 1°. qu'il a traduit *datsi* d'origine, en l'appliquant à *nous Mandchoux* ; mais *datsi* signifie *depuis le commencement* ; 2°. il traduit *meni meni ba na*, etc., par *mon propre pays natal*. *Meni* seul signifie, il est vrai, *mon* ; mais deux fois répété il signifie *chacun, chaque* (voyez le Dictionnaire du P. Amiot, vol. II, pag. 380) ; 3°. *amba mourou* est rendu chez lui par *grand modèle*, parce qu'il a trouvé dans le dictionnaire que *amba* signifiait grand, et *mourou* modèle ou moule ; mais ces deux mots joints ensemble signifient *la plupart*.

Pag. 258. Dans une note, M. Langlès cite le mot *anakhoun*, mot mandchou nouvellement créé pour désigner l'arbre que les Chinois nomment *nan-mou*. Vraisemblablement le P. Amiot avait mis en note une traduction

libre de l'explication mandchou de ce mot, tirée du Grand Miroir de la langue; et M. Langlès, pour se donner l'air de l'avoir extraite lui-même de cet ouvrage, en donne le texte avec une traduction de sa façon. Ce texte porte *abdakha ikhan ni changhese*, c'est-à-dire, « ses feuilles ressemblent aux oreilles du bœuf. » — Malheureusement le mot *ikhan*, qui signifie *bœuf*, se trouve insuffisamment expliqué dans le dictionnaire du P. Amiot par « depuis minuit jusqu'à trois heures, l'heure du bœuf; » quoique le texte chinois de l'original explique *nieou*, *tchhèou-cht*, le bœuf, l'heure appelée *tchhèou* (qui est celle du bœuf, ou depuis minuit jusqu'à trois heures). M. Langlès, dans le plus grand embarras, et voulant éviter une faute peut-être grave, a préféré de traduire le passage en question : « Ses feuilles ressemblent à des oreilles d'Ihan (j'ignore la signification de ce mot.) Mais peut-on savoir une langue et ignorer le nom du bœuf? et quelle naïveté d'en convenir! Cette seule remarque jette beaucoup de jour sur la science du célèbre conservateur, qui est peut-être de la même force dans toutes les langues asiatiques dont il se vante d'avoir la connaissance.

Pag. 258, 259, 260.

*Kheseï toktoboukha Mandchousai wetchere medere kooli bitkhe be oucheri itsikhiara, alifi weilekhe, touame arakha, touame nirougan, sarkhiame arakha, geren wang, ambasa, khafasai ghebou dcherghi.*

*Khese be dakhame oukheri itsikhiakhanghe.*

M. Langlès a fait de ces deux paragraphes un seul en traduisant : « Le recueil des usages et cérémonies établis » pour les offrandes et sacrifices des Mantchoux, par » ordre de l'empereur, étant entièrement terminé, on » donne les noms des princes, des grands et des officiers

» qui ont inspecté l'écriture, le dessin, corrigé les épreuves : le tout disposé conformément à l'ordre impérial. »

Mais, comme je viens de le dire, il y a deux paragraphes différens dans l'original, dont le premier est le titre général de la section du livre qui suit, et le second le titre de la première subdivision de cette section. Voici la vraie traduction :

1. Noms et rangs des princes, grands et mandarins qui ont composé le tout, qui ont contribué au travail, qui ont inspecté la composition, qui ont revu les dessins, et qui ont transcrit le recueil des usages établis pour les offrandes et sacrifices des Mandchoux, qui a été fait par ordre de l'empereur.

2. Auteurs du tout, suivant l'ordre de l'empereur.

Pag. 263. *Taidsu taifou, alikha bitkhe da, khebei amban, khia kadalara dorghi amban, beidere dchourgan ni alikha amban ni baita be kamtsifi kadalara, booï amban, amban LAIBOO.*

La traduction que M. Langlès fait passer pour la sienne porte : « Le mandarin *Lai-Pao*, un des grands du palais, » inspecteur-général des membres du tribunal criminel, » capitaine des gardes du palais, conseiller militaire d'état, » grand mandarin lettré, grand précepteur et grand » maître. » — Dans deux notes il ajoute : *Tai-tsée*, c'est » le grand maître de l'état qui a l'intendance sur tous les » officiers. C'est un mot chinois qui signifie *grand-fils*. » *Tai-fou* ; ce ministre occupe la seconde dignité ; il doit » aider le *Tai-tsée* dans son emploi, mais il lui est subor- » donné. Suivant le *Li-ki* ; ce magistrat est aussi chargé » de l'éducation du prince héréditaire ; il s'applique sur- » tout à lui enseigner les devoirs réciproques du père et

» du fils , des princes et des sujets. *Voyez* sur ces deux  
» charges l'Histoire générale de la Chine , etc. , t. I<sup>er</sup>. ,  
» p. 181 et 182 ; Mémoires concernant l'histoire et les  
» sciences des Chinois , tom. X , pag. 15. C'est un mot  
» chinois qui signifie *grand-père*. »

C'est sans doute un malheur d'être ignorant ou d'être doué par la nature d'une si mince capacité qu'on puisse difficilement apprendre à lire les originaux ; mais celui-là est assurément encore plus à plaindre qui n'a pas le don de comprendre les traductions qu'en ont déjà faites d'autres auteurs. M. Langlès se trouve malheureusement dans ce dernier cas ; car quoique les passages qu'il a extraits de l'Histoire de la Chine et des Mémoires sur les Chinois parlent du *Tai-ssé*, il a cru qu'ils parlaient du *Tai-tsée* (prononcez *Tai-dsu*). Le premier mot *Tai-ssé* est vraiment le nom de la dignité dont il s'agit ; mais *Tai-dsu* signifie le *prince héréditaire* (1) ; donc *Tai-dsu Taifou* est l'instituteur du prince héréditaire ; de sorte que le passage mandchou cité plus haut doit être traduit de la manière suivante :

*Le premier précepteur du prince impérial , grand lettré conseiller , conseiller d'état , consultant , grand chargé de l'intérieur de la garde impériale , adjoint du président du tribunal des crimes pour l'expédition des affaires , officier du palais , le Grand LAIBOO.*

Pag. 265. M. Langlès traduit les mots *amsoun ni dchanghin* , *amban LIOUCHI* par « le mandarin *Liou-Chi* , inspecteur des cuisines de l'empereur. » Mais *amsoun ni dchanghin* est le titre du mandarin qui est chargé de préparer les choses pour les sacrifices ; en chinois *ssu-*

---

(1) Voyez ces deux mots mandchou dans l'appendice au n<sup>o</sup>. III.

*dsou-kouan*. M. Langlès dégrade donc ce pauvre mandarin en le faisant *premier cuisinier de l'empereur*. Un chef de cuisine au nombre des rédacteurs d'un corps d'ouvrage lithurgique !!!

A la même page, notre conservateur montre encore une fois au public qu'il ne sait pas épeler les mots mandchou en lisant *tsée* au lieu de *ssu*. (Voyez l'appendice au n<sup>o</sup>. IV.)

Pag. 265. M. Langlès traduit les mots *amboula acharara sse i ningoun namoun ni baita be oukheri kadalara itsikhiara khafan*, par : chargé d'inspecter ce qui concerne les six trésors (ou dépôts) du bureau du grand magasin (c'est-à-dire, inspecteur des greniers publics). — Jamais *amboula acharara sse*, ou, comme on dit à présent, *amboula acharara fienten* n'a désigné les *greniers publics*; ce mot mandchou (en chinois *kouang-tchou-sse*) signifie : magasin où lieu où l'on fabrique des bonnets et habits, et où l'on fait entrer et sortir les matières d'argent des six magasins du palais. Cette même faute se trouve deux fois sur la même page. Vous voyez donc que M. Langlès fait ici une méprise aussi énorme que celle qui lui fait prendre un sacrificateur pour un premier cuisinier de l'empereur.

*Ibidem*. — *Itsikhiara khafan, nadan dcherghi edchekhe, amban SELE*, est traduit par M. Langlès : « le mandarin Sélé, marqué de neuf notes favorables, président. » — Et dans la note il remarque : « On n'indique pas de quel tribunal il était président. » — Mais *itsikhiara khafan* ne signifie jamais président; c'est le titre d'un *officier chargé d'une division*. *Nadan* exprime le nombre *sept*, et non, comme M. Langlès le croit, *neuf*. De même il traduit, quelques lignes après, le mot *dchakón*, huit, par *quatre-vingts*. C'est encore une marque qu'il ne sait pas compter en mandchou. (*Vid. supra*, pag. 39, où il confond *six* et *sept*.)

Pag. 267. Au mandarin *Young-ke-pao* il traduit le mot *ningoun*, six, qui, suivant lui (voyez pag. 39), signifiait *sept*; il le traduit, dis-je, ici *dix-sept!!! Sat est citasse!*

*Ibid.* — *Amboula acharara sse i aisilakó khafan*, *amban* *YOUNG-TAI* signifie « le grand *Young-tai*, assesseur d'un officier chargé d'une division du magasin où on fait des habits et des bonnets, et où l'on conserve les matières pour ces objets. » — M. Langlès a traduit : « le mandarin *Young-tai*, mandarin d'un des six tribunaux extérieurs, en qualité de garde-magasin en chef. »

Après cette liste des mandarins qui ont travaillé à la confection de l'ouvrage, suit un *discours sur les usages établis pour les offrandes et sacrifices*, qui commence de cette manière :

*Inenghidari Koun-ning-goung de erde, yamdsi wetchere, biadari metere, aniadri niengnieri bolori dchoue forgon de, ambarame wetchere, douin forgon de oulin khenghilere, biadari tangse i ordo, changsi endouri ordo de khoochan laghiara niengnieri bolori dchoue forgon de, tangse de siltan toukieme ambarame wetchere eiten wetchen ni dorolon, ghemou da yaboukhai dsikhenghe, oumesi foudchourounga yangsanga saikan; kheni gisourere ba akó tsi toulghien, damou nenekhe Samasa datsi ghemou mandchou ghisoun de manga ofi, nerghin de teisoulbouboukhe ourgoun ni baita de atchaboutme, sain ghisoun bandsiboume foroboume dchalabarimbikhe. — Amala Samasai mandchou ghisoun nenekhe sakda Samasa de isirakó. Damou oulandóume tatsikhanghe, gheli oumai tangse bitkhe iliboukhakó ofi koulakhai dsikhè; kherghen moudan outkhai madsighe dhortchendchekhe babi, tebitsi, metere de khoulara ghisoun, khoochan lakiara de dchalbarire ghisoun, dorolon be kadalara ssete ghemou dangse bifi,*



*touttou madsighe waliaboukha ba akó. Damou saman ni khoulara babe aikan te outkhai toktoboufi dangse de otsi, yarghian ni endouringhe edchen ni tatsiboume ghisoun wasimboukha songoi moudan ghisoun tchoun tchoun ni ele tacharara de isinambi, outtou ofi ne dorghi Saman ni eiten wetchere, touiboure dchalbarire, foroboure khótouri baire dcherghi ghisoun be arame toutsiboufi kimtsime touatsi, ghisoun, kherghen ketsine tacharakha babi. Outkhai daskhóan, dchebele dchoue galai dorghi Samasa meni meni khoularanghe inou iskhounde dchourtchendchekhe babi. Outtou ofi, amban be soundcha gósai Wang goug saï booi wetchere ghisoun be arame gadsifi, dchai fe saman ni da saï bootsi neneme tcheni foroboure, dchalbarire ghisoun be ghemou sarkiamé gadsifi, etc., etc.*

*L. Langlès.*

Chaque jour, matin et soir, on fait des offrandes dans le *Koun-ning-koung*; chaque lune on immole une victime; chaque année on fait deux grands sacrifices, l'un au printemps, l'autre en automne. Au commencement des quatre saisons, on fait des oblations ( en reconnaissance des bienfaits reçus et pour en demander de nouveaux). Chaque lune encore on suspend des papiers, tant dans le tabernacle destiné aux sacrifices, que dans celui qui est spécialement consacré à l'esprit *Chang-si*, au printemps et à l'automne: dans ces deux saisons on plante le mât pour se disposer au grand sacrifice. Toutes les cérémonies qui s'observent alors dans tous les sacrifices, de quelque espèce qu'ils soient, nous ont été transmises par nos ancêtres. Elles

*A. Léontiew.*

Tous les jours, le matin et le soir, on sacrifie aux esprits dans le *Koun-ning-goung*; tous les mois on offre au ciel des victimes; et tous les ans, dans les deux saisons du printemps et d'automne, on fait les grands sacrifices au chef de la race et au bisaïeul. Dans les quatre saisons on offre des choses précieuses en battant la terre du front. Chaque lune on suspend des papiers ( dorés) dans le tabernacle du temple et dans celui de l'empereur du ciel. Dans les deux saisons du printemps et d'automne on élève dans le temple même devant le lieu du sacrifice une grande perche ( à laquelle on suspend un drapeau); cette cérémonie s'observe à chaque sacrifice qu'on offre au chef de la race et au bisaïeul. Tout cela est venu depuis le commencement

sont venues ( jusqu'à nos jours ) avec une beauté et une majesté auxquelles il n'y a certainement rien à ajouter.

Cependant, comme nos anciens *Samans* étaient tous très-habiles dans la langue manchoue, quand il fallait alors rendre des actions de grâces, on composait des paroles convenables aux sacrifices et aux prières. La science des *Samans* qui vinrent ensuite n'approchait pas, à beaucoup près, dans le manchou, de celle de leurs prédécesseurs : ils ne parlaient la langue qu'en l'étudiant ; et il ne restait point de livre des sacrifices ; les mots qu'on prononçait avaient passé ; bientôt on s'écarta un peu du ton des paroles, dans différens endroits ; mais aujourd'hui, les paroles qu'on prononce au sacrifice, en suspendant les monnaies, le papier, en récitant les prières, tout le sacrifice, en un mot, étant consignées au secrétariat des rites, il y a peu de choses ou rien à rejeter. Quant aux paroles que les *Samans* doivent prononcer, et qui ont été prescrites pour les sacrifices, comment, dès à présent, ne pas les oublier ? Certainement la tradition des paroles et du ton déterminés par les décrets suprêmes de notre maître divin, finira peu à peu par s'altérer.

C'est pour éviter un tel inconvénient que nous avons fait transcrire et rechercher avec soin toutes les paroles et les prières dont les *Samans* du palais se servent, soit pour offrir des sacrifices, soit pour évoquer l'esprit, pour prier, pour faire des

( depuis l'origine de la nation mandchou ) jusqu'à nos jours, comme très-raisonnable, supérieurement beau à voir, et pompeux. Au surplus ce n'est pas ici l'endroit d'en parler.

Cependant les anciens *Saman* étaient originairement tous très-habiles en langue mandchou. Se proportionnant aux circonstances, dans les cas d'allégresse ils composèrent de belles phrases, qu'ils récitaient à genoux en invoquant les esprits. La langue mandchou des *Saman* postérieurs ne s'accorda pas avec celle des anciens *Saman*, leurs prédécesseurs. Cependant ils s'instruisirent par tradition, et comme il n'y avait pas encore de tablettes ni de livres, il ne leur restait que d'apprendre par cœur, ce qui altéra déjà un peu les mots et la prononciation. A présent les paroles qu'on récite pendant les sacrifices, et les prières qu'on dit quand on suspend des papiers ( dorés ), se trouvent dans les registres du tribunal qui préside aux cérémonies, et il n'en faut pas rejeter la moindre chose. Cependant, comme on pourrait oublier de nos jours les paroles que les *Saman* récitent, et qui sont déterminées dans les registres, sûrement notre saint maître ( l'empereur ), par une ordonnance instructive, émanée de lui, a porté insensiblement la prononciation et les mots à la perfection. De sorte qu'à présent on a perfectionné les paroles et les mots que les *Saman* de l'intérieur ( de la Chine ) emploient dans tous les

offrandes , pour demander le bonheur , etc. ( et nous avons reconnu ) que les lettres des mots sont considérablement altérées , de manière que les *Samans* de l'aile droite de l'armée impériale diffèrent beaucoup de notre propre manière de prononcer.

Cela étant ainsi , ( nous avons ordonné que ) l'on s'occupât de transcrire les paroles des sacrifices ( que l'on offre ) dans le palais des princes du sang et des chefs des cinq bannières ; en outre , celles du sacrifice que l'on offre à l'esprit devant la maison des chefs parmi les anciens *Samans*.

sacrifices aux esprits ; dans les prières qu'on leur adresse pendant qu'on fait des offrandes la nuit , après avoir éteint les lampes ; dans les sacrifices pour obtenir du bonheur , et dans d'autres , dont on a publié les paroles par écrit , après les avoir soigneusement examinées.

Encore les *Saman* de l'intérieur ( de la Chine ) des quatre bannières de l'aile gauche et des quatre de l'aile droite ( c'est-à-dire des huit bannières mandchou en Chine ) avaient chacun une manière différente de lire. C'est pour cela qu'on a chargé un grand de l'empire d'écrire les paroles qu'on emploie pendant les sacrifices dans les maisons des *wang* ( princes ) et *goung* ( comtes ) des cinq bannières. Encore a-t-on fait faire la révision des prières et paroles qu'emploient ceux qui descendent des maisons des anciens *Saman*.

Si vous voulez vous donner la peine de confronter ces deux traductions , vous verrez clairement que celle que M. Langlès donne pour la sienne , n'est au fond rien qu'une version jésuitique libre , qu'il a voulu rendre plus littérale , en cherchant les mots de l'original dans le dictionnaire du P. Amiot. Mais , comme dans ce dictionnaire les explications sont extrêmement vagues et fautives , il est tombé d'erreur en erreur , et dit quelquefois le contraire de ce qui se trouve dans le texte. Encore un indice incontestable que ce n'est pas M. Langlès qui est l'auteur de la traduction en question , c'est qu'il ajoute dans deux notes , à la page 260 , que le seizième et le vingt-quatrième fils de l'empereur *Khang-hi* , et le cinquième de l'empereur *Young-tching* , étaient nommés dans la liste des rédacteurs

du rituel mandchou. C'est une *particularité qu'on ne peut savoir qu'en Chine*, et qui ne se trouve nullement dans le texte mandchou.

Je ne veux pas parcourir toutes les descriptions des planches qui représentent les différens ustensiles employés dans les sacrifices ; M. Langlès les donne en mandchou et en français. Il faut pourtant que je remarque une bévue qu'il commet sous le n°. 63 ( pag. 306 ). — Le texte mandchou y porte : *Tousa i nirougan teboure souayen botchoï simenghilekhe mooï sikhen.* « Tuyau d'un bois de couleur jaune , vernissé , qui renferme l'image de la divinité Phou-sa. » — M. Langlès met en note : « Ce bois , nommé *souayen* , ressemble au sapin. » — Mais *souayen* est le mot qui signifie *jaune* , comme on le peut voir dans le dictionnaire du P. Amiot ( tom. II , pag. 113 ). M. Langlès a donc pris le nom d'une des principales couleurs pour celui d'un bois particulier. Il n'y a pas même en mandchou de bois qui s'appelle *souayen moo* ou bois jaune.

---

## SIXIÈME LETTRE.

DANS le cinquième volume des Notices et Extraits, M. Langlès a donné la notice d'un dictionnaire latin-mandchou-chinois, qui se trouve en manuscrit à la grande bibliothèque de Paris. Il y fait, à son ordinaire, les fautes et les méprises les plus graves et les plus ridicules. Par exemple, en parlant ( pag. 584 ) de l'introduction de l'écriture oigoure chez les Mongols, il s'exprime ainsi : « J'ajoute-  
» rai, d'après le *Tong-kien-kang-mou*, qu'en 1204 Te-  
» moutchyn ayant défait et tué Tayanghàn ( TAYANÉK-  
» KHAN ), chargea le favori de ce prince tatar, nommé

» TATATONG-OU, d'enseigner à ses frères et à ses fils  
 » les lettres OUEOUR, c'est-à-dire Oïghour. *Voyez*  
 » aussi l'Histoire générale de la Chine, par Mailla, t. IX,  
 » pag. 39 et 40 (1). »

Sur ce passage remarquable M. de Klaproth fait, dans son ouvrage sur les Ouïgours, les observations suivantes, qui nous montrent le *caractère littéraire de M. Langlès* sous son véritable point de vue. « On ne peut entendre le *voyez aussi* que dans ce sens, que ceux qui ne comprennent pas le mandchou, ou qui ne peuvent pas aller consulter à la grande bibliothèque de Paris le *Toung-ghian-gang-mou* mandchou, peuvent toutefois rechercher ce passage dans l'*Histoire générale de la Chine*, de Mailla. Mais que dira-t-on si j'assure le monde savant que ce passage n'existe effectivement que dans le dernier ouvrage français, et point du tout dans le *Toung-ghian-gang-mou* mandchou, d'après lequel on suppose que le P. Mailla a traduit son *Histoire générale*: ce qui n'est pas cependant, puisque cette *Histoire générale* ne peut passer que pour un mauvais extrait de l'original, dans lequel l'auteur et l'éditeur ont fait entrer des passages tirés d'autres ouvrages? Précisément le passage cité par M. Langlès est tout aussi peu dans l'original que le nom de *Tata-toung-ou*, et le P. Mailla l'a tiré de l'histoire des *Youan*, en mandchou, qui parut en 1648. M. Langlès, qui voulait faire croire qu'il avait puisé ce passage dans l'original même, à la bibliothèque de Paris, l'a farci de caractères mandchou, pour jeter de la poudre aux yeux à ses lecteurs,

---

(1) Les mots écrits en lettres capitales se trouvent, dans les notices et extraits, en caractères mandchou, comme on peut les voir dans l'appendice sous le n°. V.

tandis qu'il n'a fait qu'écrire en mandchou les noms propres d'après la prononciation française du P. Mailla. Trompé par la manière vicieuse dont celui-ci écrit *Tong-kien-kang-mou*, il écrit aussi en caractères mandchou le titre des annales *Tong-kien-kang-mou*, tandis qu'il fallait écrire *Toung-ghian-gang-mou*. (Voyez les caractères dans l'appendice sous le n°. VI.)

Il répète la même faute pag. 589, dans son Alphabet, dans les notes pour les Recherches asiatiques, et partout où il cite le titre des Annales; ce qui démontre clairement qu'il ne les a jamais consultées.

Plus loin il commet une erreur semblable, relativement au nom de *Tai-yang-khan*, souverain des *Naiman*. Car croyant que le nom de ce personnage doit être prononcé *Táyánék-khan*, parce qu'il a mal épelé le persan *Tayang-khan* (voyez l'appendice, n°. VII), il écrit aussi en mandchou *Tayanek-khan*, au lieu que l'original des Annales porte : *Tai-yang-khan*. (Voyez l'appendice, n°. VIII.)—Le nom *Tata-toung-o*, qui n'existe pas même dans l'original, et qu'il a cru néanmoins devoir donner en caractères mandchou, il l'écrit d'après la fausse prononciation du P. Mailla : *Tata-tongou*, tandis que dans l'histoire des *Youan*, d'où ce missionnaire l'a pris, on lit : *Tata-toung-o*. (Voyez l'appendice, n°. IX.)

Ce qu'il y a de plus remarquable est la quatrième faute. Mailla trouva dans les Annales et dans l'histoire des *Youan* le nom des Ouigoures écrit à la manière des Chinois, qui n'ont pas de *r*, *Quei-ou-el*; il substitua *r* à *el*, en écrivant d'une manière incorrecte *Oueour*. M. Langlès est tombé dans la même erreur; mais il l'agrandit encore en écrivant sans scrupule ce mot habillé à la française, avec des caractères mandchou, de sorte qu'il met *Oueour* pour *Quei-*

*ou-el.* ( Voyez l'appendice , n°. X. ) Cette dernière erreur est d'autant moins pardonnable que M. Langlès aurait dû savoir , par le syllabaire que lui-même a publié suivant un manuscrit du P. Raux , qu'en mandchou un *ou* ne suit jamais un *e* , mais qu'alors , ou l'on sépare les syllabes , ou l'on met un *o* à la place de l'*ou* , comme le démontre la neuvième classe du syllabaire mandchou , et comme M. Langlès le remarque lui-même dans l'alphabet mandchou , mis à la tête du dictionnaire du P. Amiot , tom. I , pag. XXXVII. »

M. Langlès donne aussi quelques articles du dictionnaire latin-mandchou et chinois en question ; mais partout les textes sont pleins de fautes et montrent clairement qu'il ne sait pas lire. Premièrement , *In scientiis servanda est methodus , seu doceamus , seu discamus : Yaya tatsin be eitsi tatsiboure eitsi tatsire de ourounakou toktokhó kooli bi.* ( Voyez les caractères dans l'appendice , n°. XI. ) — M. Langlès lit : *Yaya tatchin be itchi tatchiboure itchi tatchire te ourounakou toctoho caoli pi.* Il y a donc au moins cinq fautes de lecture dans ce petit passage ; et en général il lit toujours dans cette dissertation *tchi* au lieu de *tsi* , quoiqu'il ait donné la règle contraire dans son alphabet mantchou.

Le jésuite auteur du dictionnaire donne la phrase suivante en latin et en mandchou : *Ex tempore dynastiæ Tcheou sunt Judæi in Sina , adhuc sunt in provincia Honan , habent libros et caracteres antiquissimos. — Dcheou gouroun ni fonde Joudea gouroun ni nialma doulimbai gouroun de dosika bi ; tetele Ho-nan golo debi de ; tesei gala de kemouni dchoulghe kherghen i bitkhe bi ; beidsi ghian tondo otsi atchambi.* — M. Langlès n'a pas remarqué qu'il y avait à la fin de ce passage une phrase qui ne

se trouve pas dans le latin , savoir : *Beidesi ghian tondo otsi atchambi* qui signifie : « Il faut qu'un juge soit habile et équitable. » Sans aucun doute cette phrase appartient au mot *judex* , qui naturellement dans un dictionnaire latin doit suivre le mot *Judæus*. M. Langlès a donc transcrit tout cela sans se douter qu'il fondait deux articles en un , *Judex* avec *Judæi* , le *juge* avec les *Juifs*. *O lepidum caput!!!*

Si M. Langlès ajoute quelquefois des membres de phrases inutiles , il retranche souvent des mots très-nécessaires , et par-là il croit avoir tout compensé. Par exemple , il transcrit « *Wekhiekhe i dchouan dchakoutsi ania* » au lieu de « *Abkai wekhiekhe dchouan dchakoutsi ania.* » *Anno Kien-long decimo octavo. Kien-loung* , en chinois , *secours du ciel* , est traduit en mandchou par *abkai wekhiekhe* , car *abka* signifie le ciel et *wekhiekhe* le secours. M. Langlès a passé le premier mot , et sa phrase mandchou signifie « *auxilii anno decimo octavo.* »

Finissons par prouver que M. Langlès fait des fautes partout où il s'avise de parler du mandchou. Par exemple , dans ses notes aux Recherches asiatiques , tom. I , p. 113 , dans la note , en parlant de Boudha , il prétend que ce dieu s'appelle en mandchou *Fo* et *Fousa* ( voy. l'appendice , n°. XII). Mais le nom de Boudha en mandchou est *Foutsikhi*. *Fo* est un instrument pour tirer la glace d'un ruisseau ; et *Fousa* est le nom d'une divinité d'un ordre inférieur , différent de Boudha , et que les Chinois nomment *Phou-sa*.

Tom. I , pag. 138. — Il confond les *lama* , ou prêtres thibétains , qui s'appellent de même en mongol , en mandchou et en chinois , avec les *saman* , qui sont une espèce d'enchanteurs qui invoquent les esprits , comme le font les *chaman* en Sibérie.



Tom. II, pag. 54. — Il nous apprend que *khákhán* est pour ainsi dire le superlatif du mot *khán*. — *O sancta simplicitas!!!*

*Ibid.*, pag. 242. — Il écrit le titre du Chou-king en mandchou, *Tasan ni nomoun* au lieu de *Dasan ni nomoun* (voyez l'appendice, n°. XIII.) Et plus bas *fodchouroun* pour *foudchouroun*, éloge. (Voyez n°. XIV.)

*Ibid.*, pag. 244. — Il écrit *irkheboun* pour *irgheboun*, vers, poésie. (Voyez n°. XV.)

*Ibid.*, pag. 246. — Il écrit *Mankedsu bioukhe* pour *Mengdsu bitkhe* (Voyez n°. XVI.), le livre de Mencius.

*Ibid.*, pag. 402. — Il écrit le nom des Olet *Olook*, au lieu de *Olet*. (Voyez n°. XVII.)

Pour finir dignement mes remarques sur le savoir du célèbre conservateur (qui ne conservera plus sa réputation tâtare), il faut que je vous observe qu'il donne dans les notes pour les *Voyages de Thunberg*, le cycle duodénaire des animaux en thibétain, turk, kalmouk, mongol, mandchou, chinois et japonais. Les colonnes thibétaine, kalmouke, mongole et mandchou, il les a prises dans *Bayeri commentatio de horis sinicis*. Petropoli, 1735. (in-4°, pag. 17, tab. VIII.) La *souris* s'appelle en kalmouk et en mongol *khoulougouna* (voyez l'appendice, n°. XVIII), et ces deux mots sont parfaitement bien écrits en caractères mongols dans la planche de Bayer. Mais le graveur ayant fait dans la transcription latine un *l* peu correct, qu'on pourrait facilement prendre pour un *t*, M. Langlès, qui ne sait pas lire le mandchou, le mongol et le kalmouk, est tombé dans ce piège, et a copié fidèlement deux fois la faute *khoutougouna*.

Êtes-vous à présent bien convaincu, mon cher ami, de la nullité des connaissances de M. Langlès en fait de

mandchou ? — Je l'espère , et les preuves que je vous en ai données me paraissent assez multipliées. M'expliquez-vous comment il a pu trouver des protecteurs assez crédules pour lui confier la charge de professeur de *tâtâre-mantchou* (1) ? Vous ne condamnerez pas sans doute ma sévérité à l'égard de M. Langlès. Ses prétentions , si peu en rapport avec son savoir , sont de nature à justifier les expressions les plus énergiques. Vous me trouverez au contraire doux et indulgent , si vous faites attention à la critique impitoyable dont M. Klaproth a frappé le docteur Hager. Ce dernier méritait moins sans doute les épithètes de charlatan et d'ignorant que M. Langlès , qui sans rien savoir veut avoir l'air de savoir tout. Car enfin si vous voulez vous rappeler ce que je viens de démontrer dans mes lettres précédentes , vous verrez que ,

1°. Il ne sait pas épeler les mots mandchou ;

2°. Il confond toujours les noms de nombres de cette langue ;

3°. Il n'est pas capable d'écrire un mot mandchou en caractères originaux , sans faire les fautes les plus graves , s'il n'a pas un manuscrit d'autrui à copier ;

4°. Il essaye de remettre en lettres mandchou les mots qu'il trouve écrits en lettres européennes , à peu près comme les écoliers qui commencent le grec , et qui se plaisent à écrire partout en lettres grecques leur nom et celui de leurs camarades ;

5°. Tout ce qu'il donne comme traduit du mandchou

---

(1) Ceci n'est qu'un malentendu. M. Langlès est professeur de persan et de malais , et non pas de mandchou. C'est par mégarde sans doute qu'il a pris ce dernier titre à la tête de l'édition qu'il a donnée des Voyages de Thunberg.

( Note du traducteur. )

par lui-même, est tiré des manuscrits de quelques missionnaires, qui se trouvent entre ses mains ;

6°. Il cite les livres mandchou de la bibliothèque royale sans les avoir ouverts, et sans que ce qu'il en cite s'y trouve.

Je ne doute pas qu'il n'y ait à Paris des gens qui sont convaincus de son peu de savoir, mais il n'y a peut-être pas un savant qui soit en état de juger de la littérature mandchou (1) ; c'est pour cette raison que je vous donne la permission de faire traduire et imprimer mes lettres, pour que le public sache enfin à quoi s'en tenir sur le conservateur parisien. Je finis par le passage de Confucius traduit en mandchou, que M. de Klaproth a mis, comme épigraphe, sur le frontispice de son ouvrage sur les Oïgours, et qu'il n'aurait pu mieux choisir :

*Akó bime, bi sere ; koumdou bime, dchalou sere ;  
khibdchan bime, elghien serenghe de, endekheme  
bisire manga.*

Quand on n'est pas, et qu'on se dit être ; quand on est vide et qu'on se dit plein ; quand on est pauvre et qu'on se dit riche, il est difficile que cela dure toujours.

A. LEONTIEW.

Casan, le 13 juin 1814.

---

(1) M. Leontiew se trompe ici, car il y a à Paris deux savans qui entendent le mandchou. Ce sont M. Étienne Quatremère, membre de l'Institut, et M. Abel de Rémusat, professeur des langues chinoise et mandchou au Collège de France.

(Note du traducteur.)

## ÉPILOGUE DU TRADUCTEUR.

MALGRÉ l'indignation que les fautes de M. Langlès m'ont souvent inspirée, je n'avais contre lui aucun dessein hostile, et peut-être le manuscrit de M. Leontiew n'eût jamais vu le jour, si M. Langlès n'avait lui-même eu soin de me remettre les armes à la main. Prenant occasion d'un billet que je lui avais écrit au sujet d'un malentendu, par lequel il me faisait auteur d'un ouvrage daté de Lintz, où ses connaissances en fait de persan, arabe, etc., sont appréciées à leur juste valeur, il m'a écrit la lettre suivante, qui me met dans l'impossibilité de me taire plus long-temps. Qu'il n'attribue donc qu'à ses imprudentes menaces le malheur qui lui arrive en ce moment.

*Quò moriture ruis, majoraque viribus audes ?*

MONSIEUR,

Je suis extrêmement reconnaissant des renseignemens que vous avez bien voulu me donner, et je vous en fais mes sincères remercimens. Je n'ai pas vu la lettre ou la brochure dont il s'agit ; mais la sévérité avec laquelle vous m'avez traité dans votre ouvrage sur l'Oïgour a beaucoup contribué à me faire commettre l'erreur que je me reproche. Vous n'avez, je le sais, aucun motif de vous cacher en écrivant contre moi ; mais permettez-moi aussi, Monsieur, de vous demander quel motif vous avez eu d'écrire contre un homme à qui vous avez témoigné quelque estime, qui s'est toujours plu à rendre justice de vive voix et dans ses ouvrages à votre érudition et à votre mérite personnel ; enfin qui n'a jamais attaqué ni vous, ni qui que ce soit. Au reste, je vous abandonne mes ouvrages, attaquez-les tant qu'il vous plaira, je profiterai de vos

critiques quand elles me paraîtront justes , et je garderai le silence sur celles qui ne me le paraîtront pas. Je ne suppose même pas qu'elles puissent renfermer de ces personnalités qui exigeraient une explication, accompagnée de deux témoins , entre vous , vous Monsieur , et celui qui a l'honneur de vous saluer.

L. LANGLÈS.

11 septembre 1815.

*P. S.* Les lettres initiales placées à la fin de la *Grande Exécution* , etc. , me prouvent que c'est à vous que je dois un exemplaire de cet ouvrage ; je vous en fais mes remerciemens , malgré la mention , au moins équivoque , que vous avez faite de moi.

---

J'ai accepté le défi ; mais au lieu de *deux témoins* , c'est le public que j'ai voulu rendre juge entre M. Langlès et moi. Car , comme le dit un auteur mandchou , *ai siloun gôlmakhôn de ghelekheou* , le lynx peut-il craindre le lapin ?

J. D. K.

A P P E N D I C E.

N.º I.

|   |                                            |   |                                          |
|---|--------------------------------------------|---|------------------------------------------|
| ك | <i>ke</i> aspiré; il faut lire <i>ka</i> . | ك | <i>kouo</i> aspiré... .. <i>ko</i> .     |
| گ | <i>ke</i> doux... .. <i>ga</i> .           | گ | <i>kouo</i> doux... .. <i>go</i> .       |
| خ | <i>khe</i> guttural... .. <i>kha</i> .     | خ | <i>khouo</i> guttural... .. <i>kho</i> . |

N.º II.

كوفدسو, كوفدسو, كوفدسو, فودسو.

N.º III.

تاي-سه, تاي-سه.

N.º IV.

سه.

N.º V.

تونغ, تانانك, تاتا, اوعور.  
 كين, كان, تانغو.  
 مو,

N.º VI.

اوعور  
 au lieu de  
 تانانك خان

N.º VII.

تايانك خان  
 Tayang-khan.

N.° VIII.

صككتين غير  
au lieu de  
صن كسا غير

N.° IX.

صكك صكك  
pour  
صكك صكك

N.° X.

صكك  
pour  
صكك

N.° XI.

صكك  
صكك  
صكك  
صكك  
صكك

N.° XII.

صكك  
et  
صكك

N.° XIV.

صكك  
pour  
صكك

N.° XIII.

صكك  
au lieu de  
صكك

N.° XVI.

صكك  
au lieu de  
صكك

N.° XV.

صكك  
pour  
صكك

N.° XVII.

سوريس  
pour  
سوريس

SOURIS,

N.° XVIII.

Kalmouk. Mongol.

سوريس

سوريس

N.° XIX.

Jugement d'un Mandchou sur les caractères de M.<sup>r</sup> Langlès.

مجلس و صبرين زيلام  
مجلسين و صبرين زيلام  
مجلسين و صبرين زيلام  
مجلسين و صبرين زيلام  
مجلسين و صبرين زيلام



Lettre à M.<sup>r</sup> Langlès.

معلمه ره لقمه ن همینه من بخرن دلمه ن دسره لقمه . و من بخرن کتفه ن عینم . بختی عین  
رنگسین تمام وین بخرن کف کتفه لقمه لقمه .

دین بخرن و من بخرن و عین تمام عینم عین تمام عین تمام عین تمام .

میرا . بختی و من بخرن و بختی و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

موقه کتفه و من بخرن و بختی و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

و من بخرن و من بخرن و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

من بخرن و من بخرن و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

بختی و من بخرن و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

عین تمام و من بخرن و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

بختی و من بخرن و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .

بختی و من بخرن و من بخرن . بختی و من بخرن . بختی و من بخرن .







